

Cercle Royal des Officiers de Réserve de Mons et Région

Je serai fidèle envers mon Roi, mon Pays et l'Armée, garante de son intégrité
Ik zal loyaal mijn Koning, mijn Land en het Leger, waarborg van zijn onschendbaarheid dienen

CONTACT

1/2015

Trimestriel

Janvier – Février - Mars



Belgique-België
P.P.-P.B.
7000 Mons
BC 17454

P 801051

Bureau de dépôt :
Mons – Hyon

M.Raymond TASIAUX
DREVE DU PROPHETE, 61

7000 MONS

Editeur responsable
Alain KICQ
Rue de la Licorne, 34
7022 Hyon
Belgique - België

Sommaire du Contact

Le mot du Président

Imaginer la guerre en Belgique avant 1914

La guerre des Dardanelles

La campagne d'Égypte de Bonaparte

1915 en Belgique

2015 : Année de tous les dangers

TENDANCES CONTEMPORAINES DU SYSTÈME
INTERNATIONAL - CONFLITS PROLONGES, GELÉS ET HYBRIDES

Conférence

Le mot du Président

L'année 2015 a mal commencé pour nos démocraties occidentales. Les attentats de Bruxelles, de Paris, de Copenhague ont mobilisé les foules face à l'horreur. Des victimes innocentes ont ainsi payé de leur vie.

Le conflit du Moyen-Orient qui perdure a également son lot de victimes tuées, blessées ou encore réfugiées fuyant l'horreur.

Des jeunes, nés pourtant chez nous, se radicalisent et rejoignent les combattants de l'Etat Islamique.

Notre démocratie est-elle en danger ? On peut le croire !

Mais être citoyen, cela s'apprend ? L'éducation doit encore progresser. Les parents, l'école, le monde associatif ont un rôle primordial dans la construction du jeune à devenir un citoyen responsable.

Chaque être humain, quelle que soit son origine, sa culture, sa religion, son milieu social et son rang hiérarchique, a des devoirs de RESPECT envers l'autre. Si le respect est un droit, il est aussi un devoir. Offrir du respect, c'est aussi s'enrichir.

Cette valeur, à laquelle nous tenons tous, est un des fondements de notre armée. D'ailleurs, le respect de l'autorité, c'est ce qui permet à une institution de bien fonctionner. Ce thème a été superbement traité par un de nos membres émérites, René Hardy, qui a publié une réflexion intéressante sur le sujet.

L'armée constitue un des éléments indispensables de la politique belge de sécurité extérieure. Elle est aujourd'hui à la croisée des chemins.

L'armée doit privilégier une action défensive. L'objectif de l'armée belge doit être de participer à la construction et la préservation d'un environnement international stable et pacifique.

Dans cette perspective, l'enjeu sera de gérer l'Armée de façon efficiente et aussi de collaborer avec d'autres départements et dégager un ensemble de synergies au profit de la population tout entière et cela pour la paix et la solidarité, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays.

Il appartient aux associations de réserve de préserver cette institution, la Défense, qui depuis la création de l'Etat belge, a toujours été présente lorsque le pays avait besoin d'elle. Il me paraît important, surtout dans le contexte actuel, de manifester notre choix dans le respect des valeurs de la démocratie moderne.

J'en appelle ainsi aux femmes et aux hommes politiques de notre pays afin que leurs choix en matière de défense n'atteignent pas un point de non-retour qui serait catastrophique.

Aussi, j'invite les membres à soutenir notre association et de rappeler à ceux qui auraient oublié de verser votre cotisation annuelle de 12,50 €. Merci pour votre participation.

"Ceux qui aiment la paix doivent apprendre à s'organiser aussi efficacement que ceux qui aiment la guerre". Martin Luther King.

Imaginer la guerre en Belgique avant 1914

Nicolas Mignon

Historien, spécialisé en littérature de guerre belge

En 1914, les grands magasins Delhaize sortent une nouvelle tablette de chocolat : "Souvenir de Waterloo" ! C'est que la Belgique toute entière se prépare pour le centenaire de la bataille qui aura lieu l'année suivante... Il n'est pas question de manquer une date aussi importante, qui verra certainement déferler sur la Belgique les touristes anglo-saxons et français.

Pour les Belges de 1914, les événements de juin 1815 (Quatre-Bras, Ligny, Waterloo) constituent la dernière "Grande Guerre" vécue sur le territoire national. Depuis, les Belges ont connu un siècle de paix, autant dire une éternité ! Certes, la révolution belge a entraîné plusieurs affrontements contre les troupes hollandaises, mais ils n'ont rien eu de comparable avec l'ampleur de ceux de l'époque napoléonienne. A l'exception des Anversois, qui ont vécu le siège de la forteresse en 1832, la population belge a peu souffert des combats, qui n'ont guère concernés que des volontaires. Le dernier d'entre eux, Philippe-Joseph Demoulin, meurt en 1912 à 102 ans. Le dernier "ancien combattant" de 1830 n'a donc pas connu l'invasion de 1914... En 1870 ensuite, l'alerte a été chaude : l'armée belge est mobilisée pour protéger le pays, menacé sur sa frontière sud par les affrontements entre Français et Prussiens. Mais la Belgique échappe finalement aux combats. 44 ans plus tard, seules les personnes âgées des régions frontalières se rappellent encore le son des canons, apporté par le vent.



(Musée Fennes, Agence)

1814... En observation sur le champ de
bataille de Waterloo

1814... On observation upon Waterloo
battle-field



En 1914, les Belges n'ont donc plus aucune expérience directe de ce qu'est une guerre. Les images qu'ils s'en font proviennent soit de la mémoire familiale ou collective d'événements anciens (1870) ou très anciens (1830-1832, voire 1815), soit de fictions (littéraires, cinématographiques), soit enfin des médias et de leurs reportages sur les conflits les plus récents. Comment ces hommes et ces femmes peuvent-ils imaginer la guerre, eux qui, comme nous, n'ont jamais connu que la paix ? Voici quelques éléments de réponse.



La guerre telle qu'on s'en souvient

Pour la majorité de la population belge, peu lettrée et n'ayant qu'un accès limité à la culture livresque, le regard sur la guerre est d'abord une question de mémoire populaire. Des récits des guerres napoléoniennes restent très vivaces dans de nombreuses familles, qui se souviennent de leurs aïeux enrôlés dans l'armée française (au besoin par la force), des récits des survivants de la Grande Armée ou de l'occupation alliée. Beaucoup de Belges de 1914 ont connu des témoins directs de l'époque. Ephrem Danvoye, un habitant de Seloignes (Hainaut), s'en souvient et en prend note dans son journal de guerre, en octobre 1918 : "A l'âge de 6 ou 8 ans, j'ai connu un vieillard de 97 ans qu'on appelait le gros Soris qui se rappelait avoir vu les Cosaques passer à Seloignes avec leurs canons". Comme E. Danvoye est né en 1875, "le gros Soris" devait être né dans les années 1780 et avait donc certainement des souvenirs très nets du début du XIXe siècle.

Ces souvenirs seront parfois exploités par la propagande belge. L'exemple le plus connu en est la réédition, pendant la guerre, d'une chanson wallonne de Jacques-Joseph Velez : "Sav' bien çou qu'c'è qu'on prussien ?". Cette satire de l'occupation de Liège par les Prussiens en 1815-1816 les présente comme des soudards gloutons, avinés et grossiers. Cent ans plus tard, elle était évidemment d'une actualité criante... Son utilisation par la propagande belge ne doit pas faire oublier qu'elle témoigne d'une véritable mémoire des événements, mémoire réactivée en 1870 par le risque d'une nouvelle invasion prussienne.

« Pour les Belges de 1914, les événements de juin 1815 (Quatre-Bras, Ligny, Waterloo) constituent la dernière "Grande Guerre" vécue sur le territoire national. Depuis, les Belges ont connu un siècle de paix, autant dire une éternité ! »

La plume et l'épée

Guerre et littérature ont souvent fait bon ménage et les élèves des collèges belges de 1914, qui doivent s'escrimer sur les vers d'Homère, sont bien placés pour le savoir. Toute comme l'Ancien Testament, l'Illiade regorge de violence : le sang et la cervelle coulent à flot dans presque chacun des 24 chants.

C'est donc à tort qu'on a parfois accusé la culture classique d'avoir idéalisé la guerre et masqué ses horreurs. Ce qui est vrai en revanche, c'est que la terrible évocation des malheurs de la guerre n'empêchait pas les anciens d'y voir une occasion de se conduire de manière héroïque... une vision des choses qui sera ébranlée (mais non détruite) par la Grande Guerre.

La littérature a pourtant fourni d'autres visions de la guerre, notamment après la guerre de 1870. Bien avant que Zola ne publie en 1892 *La Débâcle*, qui a notamment pour cadre la défaite de Sedan, l'écrivain belge Camille Lemonnier édite en 1871 *Sedan*, qui sera réédité en 1881 sous le titre évocateur de *Les Charniers*. C. Lemonnier y décrit son voyage en 1870 depuis la frontière belge jusqu'à l'arrière du front. La beauté est totalement absente de l'ouvrage, de même que l'héroïsme, sauf quand il s'agit de parler de certains morts. La guerre se réduit au spectacle des cadavres de militaires ou de civils, de blessés à l'hôpital avec amputations à la clé, de l'arrogance des vainqueurs et de la misère des vaincus. Tout lecteur de *Sedan* n'a pu être que modérément surpris en 1914... mais combien de Belges ont lu Camille Lemonnier ?

D'autres livres, notamment des romans davantage orientés " grand public ", ont probablement eu un impact plus important sur l'image que leurs lecteurs se faisaient de la guerre. Dans les années qui précèdent 1914, les catalogues des éditeurs voient fleurir des dizaines de titres qui imaginent ce à quoi pourrait bien ressembler un futur conflit. Dans le plus célèbre d'entre eux, *La guerre dans les airs* d'Herbert George Wells (1907), l'auteur de *La Guerre des mondes* imagine qu'une guerre mondiale détruit la civilisation. Le dialogue de la dernière page du livre, entre un rescapé du conflit et un jeune enfant qui ne l'a pas connu, anticipe assez bien la difficulté d'arrêter une guerre devenue totale :

- " – Mais pourquoi n'a-t-on pas mis fin à la Guerre ?
- L'obstination. Tout le monde trinquait, en faisant trinquer les autres, et tout le monde était plein d'ardeur et de patriotisme; et, au lieu de s'arrêter on détruisait tout. On s'entêtait à tout détruire. Si bien que, finalement, ce fut un massacre sauvage et désespéré.
- Ça aurait dû finir, déclara l'enfant.

– Ça n’aurait pas dû commencer, – dit le vieux Tom. [...]

– On dira tout ce qu’on voudra, ça n’aurait jamais dû commencer ”.

La littérature belge d’avant 1914 n’offre pas de roman de ce genre. Mais une pièce de théâtre pacifiste de 1912 montre qu’il y avait moyen, pour un observateur éclairé, de prévoir un certain nombre de caractéristiques du conflit à venir. Il s’agit de La guerre de l’écrivain belge Albert Bailly. Du point de vue de l’écriture, l’œuvre n’a rien de mémorable. Le style est quelconque, le scénario des plus convenu et la pièce pleine de bons sentiments. Deux familles du royaume imaginaire d’Alfanie (l’Allemagne) accueillent chez elles à l’occasion d’un repas un jeune ami de l’empire voisin de Romagne (la France). La guerre est soudain déclarée entre les deux pays, sous le prétexte d’une ridicule rivalité territoriale. Elle se termine par un armistice et un arbitrage devant le Tribunal d’arbitrage de La Haye, mais seulement après de terribles pertes et la mort de l’ancien ami de Romagne.

L’auteur imagine une paralysie du front, l’appréhension des civils de l’arrière, le combat qualifié de " boucherie ". Il a surtout bien tiré les leçons des reportages sur la Première Guerre balkanique, comme le prouve le récit de Wilhelm, un jeune homme qui revient du front :

" Oh ! Je n’ai pas grand-chose à raconter... On ne voit rien... On ne sait rien... On vous mène comme du bétail... et on reçoit la mort sans savoir comment. Voilà la guerre. Je m’en étais fait une autre idée... [...] on se tue de si loin que l’on ne s’aperçoit plus. Les combattants se cachent de leur mieux... [...] la bravoure ne sert plus à rien... [...] Se découvrir dans la guerre actuelle, c’est se suicider ”.

Trois ans plus tard, les combattants belges n’écriront pas autre chose, à l’image du jeune Louis de Lalieux de la Rocq, qui tente de faire comprendre la guerre moderne à sa famille dans une lettre d’août 1915 : " On tue et on est tué sans se voir. On mène une existence de taupes, c’est plus monotone et moins intéressant peut-être ". Louis sera tué deux ans plus tard. Quant à Albert Bailly, ses convictions pacifistes s’évanouiront devant le spectacle de la Belgique envahie.

Oh ! Je n'ai pas grand-chose à raconter... On ne voit rien... On ne sait rien... On vous mène comme du bétail... et on reçoit la mort sans savoir comment. Voilà la guerre. Je m'en étais fait une autre idée... [...] on se tue de si loin que l'on ne s'aperçoit plus. Les combattants se cachent de leur mieux... [...] la bravoure ne sert plus à rien... [...] Se découvrir dans la guerre actuelle, c'est se suicider. »

Apocalypse Now

On ne peut qu'être frappé par la ressemblance entre la pièce de Bailly et le scénario d'une œuvre remarquable, un des premiers films de fiction tourné en Belgique : Maudite soit la guerre. Il est tourné en 1913 par Alfred Machin, un réalisateur français (on parle à l'époque de " directeur artistique ") qui installe à Molenbeek le premier studio de cinéma en Belgique : le Karreveld. Originaire du Nord de la France, A. Machin a filmé en Belgique dès 1909 et il a une longue expérience de photographe et de réalisateur de documentaire. Mais avec Maudite soit la guerre, il frappe fort en réalisant l'un des premiers films à grand spectacle de l'histoire.

Le scénario est, comme chez Bailly, très conventionnel. Là aussi, un jeune homme s'installe dans une famille d'accueil d'un pays voisin. Mais Machin fait de ce jeune étranger (Grille dans la version belge, Hardoff dans la version néerlandaise) un aviateur, tout comme le fils de la famille qui le loge. On comprend que ce dernier a été accueilli l'année précédente pour un stage dans le pays de son invité, à qui il rend aujourd'hui la pareille. Grille/Hardoff et la fille de la maison tombent amoureux (ce qui n'était pas le cas dans la pièce de Bailly). Après que la guerre ait été déclarée, les deux amis doivent s'affronter dans les airs et s'entretuent. Quand elle l'apprend, la jeune fiancée se retire dans un couvent.

Si l'intrigue ne mérite guère de passer à la postérité, Alfred Machin fait de son film la première fiction de guerre à gros budget. Il n'est pas sans expérience militaire personnelle, ayant fait son service dans l'armée française en Afrique du Nord. Par ailleurs, il est fasciné par l'aviation au point d'avoir volé comme passager dès 1910 et d'avoir à cette occasion filmé depuis l'appareil ! Pour " Maudite soit la guerre ", il obtient le concours de l'armée belge, qui lui prête ses avions (des biplans Farman de deux modèles différents), des ballons

d'observation, des voitures et même des fantassins comme figurants. Il est vrai qu'Alfred Machin tourne la même année deux documentaires, Les grandes manœuvres de l'armée belge et La traction canine dans l'armée belge, qui sont autant d'occasion de nouer des contacts.

Mais de grands moyens ne donnent pas nécessairement de grands films. C'est le talent d'Alfred M à l'écran des avions bombarder des troupes au sol, incendier des ballons d'observation et finalement s'affronter dans les airs. Mal informés, certains ont prétendu faire du réalisateur un " visionnaire ", qui aurait fait œuvre de " science-fiction " dans sa représentation du conflit. En réalité, le film montre surtout des masses d'hommes s'affronter de manière très peu moderne, plutôt à la façon des combats du début du XIXe siècle. Quant aux bombardements aériens, les premiers ont eu lieu dès 1911 pendant la guerre italo-turque, et à l'époque où le film est tourné d'autres sont en cours au Maroc et dans les Balkans. A. Machin n'est donc pas un visionnaire, mais simplement un passionné d'aviation qui se tient au courant de l'actualité. C'est dans la mise en scène qu'il est réellement novateur. Non seulement Alfred Machin n'hésite pas à tourner en extérieur mais, grâce à Maudite soit la guerre, c'est sur le territoire belge que fut réalisé le premier gros plan de l'histoire du cinéma...

Que nous apprend Maudite soit la guerre sur la façon dont la guerre pouvait être représentée en 1914 ? Tout d'abord, les circonstances de la distribution du film sont intéressantes. Terminé à l'automne 1913, il n'est projeté pour la première fois qu'au début de mai 1914. On explique généralement ce délai par la gêne de son distributeur, Pathé. C'est que Maudite soit la guerre détonne (ne fut-ce que par son titre) dans le paysage cinématographique français. En 1913-1914, on voit en effet sortir dans les salles toute une série de films de guerre et de documentaires patriotiques. La société Pathé elle-même a sorti en 1912 La Patrie avant tout, dont le titre se passe de commentaire. Il est donc possible que le retard de la sortie du film soit lié à son contenu. En tout état de cause, s'il est projeté le 1er mai 1914 sous son vrai nom en Belgique et traduit plutôt fidèlement en War is Hell aux Etats-Unis, il faut attendre la fin du mois pour la première parisienne, sous le titre ... Mourir pour la Patrie, un titre nettement plus consensuel.

Ce qui frappe le spectateur aujourd'hui, c'est le caractère nettement limité du " pacifisme " (supposé) du réalisateur. En dehors de son titre et de la scène finale qui voit l'héroïne pleurer son amour perdu (en gros plan il est vrai !), le film est une succession de scènes très esthétiques et fascinantes pour l'époque.

Contrairement à Albert Bailly, qui dans sa pièce critique vertement les raisons qui justifient l'entrée en guerre, Alfred Machin ne fait rien de tel dans son film. Le conflit est une tragédie parce qu'il sépare le jeune couple, mais rien ne transforme ce drame " domestique " en crime politique, d'autant que les personnages masculins s'y conduisent en héros pour leur patrie. La guerre relève ici en quelque sorte d'une catastrophe naturelle, dont les hommes ne sont en rien responsables. Et comme toutes les catastrophes naturelles, elle est à la fois atroce (si on y réfléchit) et très impressionnante et même fascinante à regarder (quand on est confortablement assis dans son fauteuil). Maudite soit la guerre n'échappe pas à l'écueil sur lesquels viennent se briser beaucoup de films qui prétendent (à tort ou à raison) dénoncer la guerre : il esthétise le combat et captive par sa mise en valeur de la technologie militaire. Il est donc probable que les spectateurs de mai et juin 1914 aient davantage applaudi aux merveilleuses scènes de guerre qui leur étaient présentées, plutôt que réfléchi gravement à ce qui leur arriverait en cas de conflit. C'est tellement vrai que le film sera à nouveau dans les salles en 1918, dans l'ambiance très patriotique de la libération : le 9 décembre, l'" Artistic-Pathé Palace " de la place Liedts, à Schaerbeek, projette ainsi Son Sang pour la Patrie en compagnie de Maudite soit la Guerre, qualifié de " Pathé-color sensationnel " ! Alfred Machin, quant à lui, a fait son devoir patriotique et s'est distingué pendant la guerre en réalisant plusieurs dizaines d'actualités de guerre ainsi qu'un film documentaire sur la bataille de Verdun.

« La guerre relève ici en quelque sorte d'une catastrophe naturelle, dont les hommes ne sont en rien responsables. Et comme toutes les catastrophes naturelles, elle est à la fois atroce (si on y réfléchit) et très impressionnante et même fascinante à regarder (quand on est confortablement assis dans son fauteuil). »

Aide humanitaire et anticipation de la guerre

Au début du XXe siècle, la Belgique est célèbre pour être un des moteurs européens en matière de recherche scientifique et de coopération internationale. Sa neutralité et sa petitesse ne font peur à personne, et en font un endroit rêvé pour que les savants des grandes puissances puissent se rencontrer et partager leurs recherches.

C'est par exemple le cas en matière chirurgicale, notamment grâce à l'action du médecin Antoine Depage, qui deviendra célèbre par la suite pour son action pendant la guerre au sein du Service de Santé de l'armée belge. Il fonde en 1902 à Bruxelles la Société Internationale de Chirurgie et organise dans la capitale belge les trois premiers congrès de 1905, 1908 et 1911, avant de présider le quatrième à New York en avril 1914. La Société compte à cette date plusieurs centaines de chirurgiens parmi les plus éminents, originaires de 23 nations.

Lorsqu'éclate en 1912 la Première Guerre balkanique, des médecins s'organisent dans de nombreux pays pour envoyer sur le terrain des chirurgiens et du personnel pour établir des " ambulances " (c'est-à-dire des postes de secours où des premiers soins peuvent être donnés aux blessés) et aider dans les hôpitaux déjà existants. La Belgique n'est pas en reste : quatre équipes partent à l'automne dont deux en Serbie, une en Bulgarie et la quatrième avec Antoine Depage lui-même et son fils Antoine en Turquie. Ces missions ont d'abord un but humanitaire et ne sont pas dénuées de danger, ne fut-ce qu'en raison des épidémies auxquelles les médecins doivent faire face. Elles ne sont néanmoins pas totalement désintéressées, puisqu'elles permettent aux médecins d'acquérir de l'expérience.

Revenus au pays, ces médecins sont bien sûr des témoins privilégiés de ce qu'est une guerre moderne. Ils ont acquis un savoir-faire précieux et il n'est pas étonnant que plusieurs médecins des " ambulances " balkaniques jouent par la suite un rôle précieux sur le front belge, aux côtés d'Antoine Depage. Mais il est important de noter que ces témoins directs ont parfois tendance à trop extrapoler sur base de leur expérience, en oubliant que celle-ci a été acquise dans un contexte bien particulier.

De ce fait, ils contribuent paradoxalement à consolider certaines opinions erronées sur la guerre, en leur donnant une caution scientifique.

L'ambulance d'Antoine Depage, par exemple, est tellement éloignée du front turc qu'elle n'aura à soigner que des blessés légers, seuls capables de parcourir à pied cinquante kilomètres en plusieurs jours, sans succomber sur le trajet. Le taux de mortalité des patients est dès lors très réduit. Même s'il est conscient de ce biais, A. Depage ne peut s'empêcher d'adopter un point de vue totalement erroné, mais largement partagé à l'époque, sur la question de l'efficacité du fusil moderne. Celle-ci lui paraît très limitée, comme il l'explique à l'auditoire lors du congrès de New York en avril 1914 :

" Un fait qui, pendant les dernières guerres, a frappé d'étonnement tous les chirurgiens, c'est l'innocuité relative du fusil moderne ; on a dit de lui que c'est une arme humanitaire, comme si ces deux mots ne juraient pas de se trouver ensemble ! De fait, j'ai vu, et d'autres ont vu comme moi, des balles qui avaient traversé le bras ou la jambe, parfois dans toute leur longueur, d'autres fois, l'abdomen ou la poitrine, ou même enfin les parties basales du cerveau, sans amener ni infection ni troubles consécutifs graves ".

Plus justement, Antoine Depage estime en même temps que " les effets du canon sont devenus plus meurtriers que jamais " et qualifie d'" horribles " les effets du shrapnel, c'est-à-dire des obus à balles, qui projettent en éclatant des billes de métal dans toutes les directions.

Si Antoine Depage n'est resté que deux mois en Turquie, un autre médecin belge a lui servi onze mois dans des hôpitaux bulgares. Le cas d'Octave Laurent, chirurgien de l'hôpital Saint-Jean (Bruxelles) est d'autant plus intéressant que ce personnage a totalement disparu de l'histoire de la médecine belge, probablement à la suite d'un conflit qui l'a opposé à des collègues plus influents et aux autorités universitaires. Son ambition, sa volonté de se mettre en avant et son tempérament ombrageux ont probablement joué un rôle dans sa mise à l'écart à partir de 1914. Il reste néanmoins le seul médecin belge des ambulances balkaniques à avoir publié ses notes, qui paraissent en juin 1914... juste à temps pour être lues avant le début du conflit.

Au fil des pages, Octave Laurent fait de nombreuses observations judicieuses. Il relève l'intérêt des uniformes aux teintes neutres et le danger des signes distinctifs pour les officiers et les brancardiers, qui font d'eux des cibles plus faciles. Il décrit très justement l'importance des tranchées, leur organisation, leur tracé en zigzag pour éviter les tirs d'enfilades, le réseau de barbelés en profondeur, le camouflage des pièces d'artillerie, bref tout ce qui constituera le quotidien des soldats pendant la Grande Guerre. Contrairement aux attentes, le docteur relève la rareté des blessures par baïonnette et note également qu'on accuse à tort l'ennemi d'utiliser des balles dum-dum. Ces balles se déforment à l'impact du corps de la victime et causent des blessures bien plus graves qu'une balle standard. En réalité, comme l'écrit à raison Octave Laurent, les blessures horribles constatées par les combattants sont dues à des balles normales qui ricochent avant de toucher la victime et sont donc déformées par le premier choc. Les mêmes accusations infondées referont surface en Belgique en 1914, pendant la guerre de mouvement. Enfin, en ce qui concerne le service de santé, Octave Laurent prône le renforcement des compétences des infirmières, plutôt que l'appel au dévouement d'un grand nombre de bénévoles non professionnelles, qui risquent de gêner plutôt que d'aider. Il souhaite également voir les hôpitaux de campagne dotés d'un service de radiographie, indispensable pour les opérations délicates.

Il cite également de nombreuses analyses de collègues médecins ou de journalistes, dont certaines sont intéressantes, à l'image d'un article du Journal écrit par H. Barby, qui part des statistiques de la deuxième guerre balkanique pour prédire les pertes qu'entraînerait une guerre européenne :

" Cent cinquante mille hommes par terre en un mois, voilà le bilan de la dernière guerre balkanique, et l'on peut admettre que plus de la moitié, 80,000, sont tombés sur les bords de la Bregalnitsa, en six jours, du 30 juin au 5 juillet ! Mettez un zéro derrière chacun de ces chiffres, vous aurez les effectifs et les pertes présumés de la guerre que mettraient demain en présence les armées de premier choc des deux jeux de puissances de l'échiquier européen : un million cinq cent mille blessés ou morts en un mois ! ". Il faudra en réalité les cinq derniers mois de 1914, d'août à décembre pour atteindre ce résultat ; mais l'auteur était bien sûr loin de se douter que la guerre pourrait ensuite se poursuivre pendant quatre années...

Malgré les qualités de son travail, Octave Laurent mêle parfois comme Antoine Depage constats judicieux, interprétations hasardeuses et généralisations abusives. Il minimise les dangers du shrapnel ou le nombre de blessés mutilés au visage (ceux qu'on appellera plus tard les " gueules cassées "), sans se rendre compte que l'artillerie était tout simplement trop rare dans les secteurs proches de son hôpital. De même, comme beaucoup de médecins, il est captivé par des cas extrêmes ou non représentatifs, comme celui de balles ayant traversé proprement le cerveau ou le reste du corps de part en part sans causer de dégâts mortels, ou encore des hommes atteints de nombreux projectiles et qui pourtant survivent. Autre exemple, les soldats sauvés d'une balle par une pièce d'équipement : " des soldats ont été sauvés pour avoir porté en poche, devant le cœur, l'une ou l'autre pièce métallique un peu épaisse ". D'autres médecins tiendront le même type de discours pendant la Grande Guerre et des revues publieront, dans tous les camps, des photographies de pièces de monnaie ou de montres ayant sauvé leur propriétaire. Il est donc injuste d'accuser de naïveté les soldats qui, pendant la Première Guerre mondiale, se sentent en sécurité parce qu'ils portent devant le cœur une bible de poche, renforcée d'une plaque métallique. Leur conviction d'être en sécurité était partagée par d'éminents médecins...

Comme tous les écrits sur la guerre publiés juste avant le conflit, le livre d'Octave Laurent constitue donc assez logiquement un mélange de discernement et d'erreurs. Il se termine par un appel à la paix et la photographie d'un Bulgare anonyme, qui a perdu ses yeux et les deux mains dans l'explosion d'un obus. Mais jamais le spectacle des horreurs de la guerre ne pourra dissuader les hommes de se battre. On ne déclare en effet pas la guerre parce qu'on la croit belle, mais parce qu'on pense qu'en dépit de sa laideur, elle est nécessaire. Deux mois après la parution de l'ouvrage, la Grande Guerre éclatera.

La guerre dans les Dardanelles

article Wikipedia

La bataille des Dardanelles, également appelée campagne de Gallipoli, fut un affrontement de la Première Guerre mondiale qui opposa l'Empire ottoman aux troupes britanniques et françaises dans la péninsule de Gallipoli dans l'actuelle Turquie du 25 avril 1915 au 9 janvier 1916.

La péninsule de Gallipoli forme la partie nord du détroit des Dardanelles reliant la mer Égée à la mer de Marmara. Durant la Première Guerre mondiale, cette région était contrôlée par l'Empire ottoman alors en guerre contre les puissances alliées dont le Royaume-Uni, la France et la Russie. Pour pouvoir ravitailler cette dernière, le contrôle des Détroits était indispensable mais une tentative alliée pour traverser les Dardanelles échoua le 18 mars en raison des mines qui y avaient été posées. Pour que les dragueurs de mines puissent opérer en sécurité, il était nécessaire de réduire au silence les batteries ottomanes sur les hauteurs du détroit. Un débarquement fut donc organisé le 25 mars au cap Helles et dans la baie ANZAC (en) à l'extrémité sud de la péninsule.

Le terrain difficile, l'impréparation alliée et la forte résistance ottomane provoquèrent rapidement l'enlèvement du front et les tentatives des deux camps pour débloquer la situation se soldèrent par de sanglants revers. Le 6 août, les Alliés débarquèrent dans la baie de Suvla au nord mais ils ne parvinrent pas non plus à atteindre les hauteurs dominant le détroit au milieu de la péninsule et ce secteur se couvrit également de tranchées. L'impasse de la situation et l'entrée en guerre de la Bulgarie aux côtés des Empires centraux poussèrent les Alliés à évacuer leurs positions en décembre 1915 et en janvier 1916 et les unités furent redéployées en Égypte ou sur le front de Salonique en Grèce.

La bataille fut un sérieux revers pour les Alliés et l'un des plus grands succès ottomans durant le conflit. En Turquie, l'affrontement est resté célèbre car il marqua le début de l'ascension de Mustafa Kemal qui devint par la suite un des principaux acteurs de la guerre d'indépendance et le premier président du pays. La campagne fut également un élément fondateur de l'identité nationale australienne et néo-zélandaise. Commémoré sous le nom de journée de l'ANZAC, la date du débarquement du 25 avril est la plus importante célébration militaire dans ces deux pays où il surpasse le jour du Souvenir du 11 novembre.

L'entrée en guerre de l'Empire ottoman

Au début du xx^e siècle, l'Empire ottoman était surnommé l'« homme malade de l'Europe » en raison de son instabilité politique, des revers militaires et des tensions sociales liées à un siècle de déclin.

En 1908, un groupe de jeunes officiers appelés les Jeunes-Turcs prit le pouvoir lors d'un coup d'État; le sultan Abdülhamid II fut renversé et son frère Mehmed V lui succéda même s'il n'avait plus aucun pouvoir. Le nouveau régime lança de nombreuses réformes afin de moderniser l'économie et l'administration de l'Empire. L'Allemagne était déjà un soutien de l'Empire et elle finançait plusieurs projets de modernisation comme le chemin de fer Berlin-Bagdad. Son influence s'accrut aux dépens de la présence britannique traditionnelle et des officiers allemands participèrent à réorganisation de l'armée. Malgré ces investissements, les ressources de l'Empire furent épuisées par les guerres balkaniques en 1912 et 1913. La faction pro-allemande menée par Enver Pasha, l'ancien attaché militaire ottoman à Berlin, s'opposa à l'influence britannique au sein du gouvernement et renforça les liens de l'Empire avec l'Allemagne. Ce rapprochement se traduisit en décembre 1913 par l'arrivée à Constantinople d'une mission militaire allemande menée par le général Otto Liman von Sanders. Dans le même temps, la position géographique de l'Empire signifiait que sa neutralité revêtait une importance considérable pour la Russie et ses alliés français et britanniques dans le cas d'une guerre en Europe.

Durant la crise de juillet 1914, les diplomates allemands proposèrent aux Ottomans de former une alliance contre la Russie en échange de gains territoriaux dans le Caucase et dans le nord-ouest de la Perse. La faction pro-britannique était alors isolée du fait de l'absence de l'ambassadeur britannique. Le 30 juillet, deux jours après le début de la Première Guerre mondiale, les dirigeants ottomans approuvèrent une alliance secrète avec l'Allemagne contre la Russie mais l'accord ne les contraignait pas à entreprendre des actions militaires. Le 2 août, le gouvernement britannique réquisitionna deux cuirassés, le Sultan Osman I et le Reşadiye, construits par les chantiers navals britanniques pour le compte de l'Empire ottoman ; cela affaiblit les partisans du Royaume-Uni à Constantinople malgré les propositions d'indemnisation si l'Empire restait neutre.

À la suite de cet incident diplomatique, le gouvernement allemand offrit deux croiseurs en remplacement, le SMS Goeben et le SMS Breslau, pour accroître son influence. Les Alliés tentèrent d'intercepter les navires mais ces derniers s'échappèrent quand le gouvernement ottoman les autorisa à traverser les Dardanelles jusqu'à Constantinople. L'Empire était cependant neutre et la convention de Londres signée en 1841 interdisait tout passage de navires de guerre dans les Dardanelles; en autorisant l'entrée des navires allemands, ces derniers confirmaient leurs liens avec l'Allemagne.

En septembre, la mission navale britannique à Constantinople créée en 1912 par l'amiral Arthur Limpus fut rappelée du fait de l'entrée en guerre, apparemment imminente, de l'Empire ottoman ; le commandement de la marine ottomane fut transmis au contre-amiral Wilhelm Souchon de la marine allemande. Sans en référer au gouvernement ottoman, le commandant allemand des fortifications des Dardanelles ordonna la fermeture du détroit le 27 septembre. La présence navale allemande et les succès militaires de l'Allemagne sur les différents fronts du conflit poussa le gouvernement ottoman à déclarer la guerre à la Russie. Le 27 octobre, les deux croiseurs de la marine Ottomane Yavuz Sultan Selim et Midilli (antérieurement le Breslau et le Goeben) entrèrent en mer Noire, bombardèrent le port russe d'Odessa et coulèrent plusieurs navires.

Les Ottomans refusèrent d'expulser les missions allemandes comme le demandaient les Alliés et ils entrèrent officiellement en guerre aux côtés des Empires centraux le 31 octobre; la Russie déclara la guerre à l'Empire le 2 novembre. Le lendemain, l'ambassadeur britannique quitta Constantinople et une escadre britannique bombardra les forts de Kum Kale et de Seddulbahir à l'entrée méditerranéenne du détroit. Le Royaume-Uni et la France déclarèrent à leur tour la guerre à l'Empire le 5 novembre et les Ottomans passèrent à l'offensive dans le Caucase à la fin du mois. Les combats éclatèrent également en Mésopotamie lorsque les Britanniques débarquèrent dans le golfe Persique pour prendre le contrôle des installations pétrolières de la région. Les Ottomans planifièrent une offensive contre l'Égypte britannique au début de l'année 1915 pour occuper le canal de Suez et couper les liens entre le Royaume-Uni et ses colonies indiennes. L'historien Hew Strachan estime que rétrospectivement l'entrée en guerre ottomane ne faisait aucun doute après l'arrivée du Goeben et du Breslau et que les retards étaient plus liés à l'impréparation ottomane qu'à des hésitations sur la politique à tenir.

La stratégie alliée



Après les succès allemands au début du conflit, le front de l'Ouest s'était enlisé à la suite des contre-attaques alliées sur la Marne et à Ypres. L'impossibilité de la guerre de mouvement poussa les deux camps à créer des tranchées qui s'étendirent rapidement de la Manche jusqu'à la frontière suisse.

La situation était similaire à l'Est et le front s'était figé sur une ligne allant de la mer Baltique à la mer Noire. Pour les Alliés, la neutralité de l'Empire ottoman et l'ouverture des Dardanelles revêtaient une importance capitale car le détroit était le seul lien entre la Russie d'un côté et la France et le Royaume-Uni de l'autre. En effet, les routes terrestres étaient contrôlées par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, la mer Blanche au nord et la mer d'Okhotsk en Extrême-Orient étaient bloquées par les glaces l'hiver et éloignées des théâtres d'opérations tandis que l'accès à la mer Baltique était bloqué par la marine allemande. Tant que l'Empire restait neutre, la Russie pouvait être ravitaillée par la mer Noire mais le détroit fut fermé et miné par les Ottomans en novembre.

En novembre, le Royaume-Uni proposa de payer l'Empire ottoman pour qu'il reste neutre tandis que le ministre français de la Justice, Aristide Briand, suggéra de lancer une attaque préventive ; les deux propositions furent rejetées. Plus tard dans le mois, le premier lord de l'Amirauté, Winston Churchill présenta un projet d'attaque navale contre les Dardanelles basé sur des rapports erronés sur les défenses ottomanes.

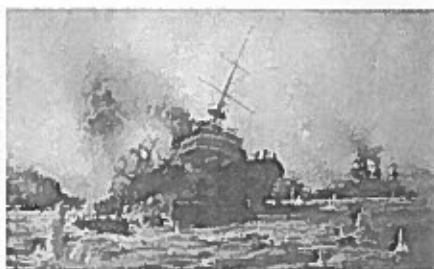
Churchill voulait redéployer en Méditerranée les cuirassés obsolètes ne pouvant opérer contre la Hochseeflotte allemande afin d'organiser une opération navale suivie d'un débarquement limité. L'opération avait également pour objectif de pousser la Bulgarie et la Grèce, deux anciennes possessions ottomanes, à rejoindre le camp des Alliés. Le 2 janvier 1915, le grand-duc Nicolas de Russie demanda l'aide britannique alors que les Ottomans lançaient une grande offensive dans le Caucase. Les préparations de l'opération navale commencèrent immédiatement pour soulager les Russes en obligeant les Ottomans à redéployer leurs forces dans les Dardanelles.

Les opérations navales

Tentative de passage en force

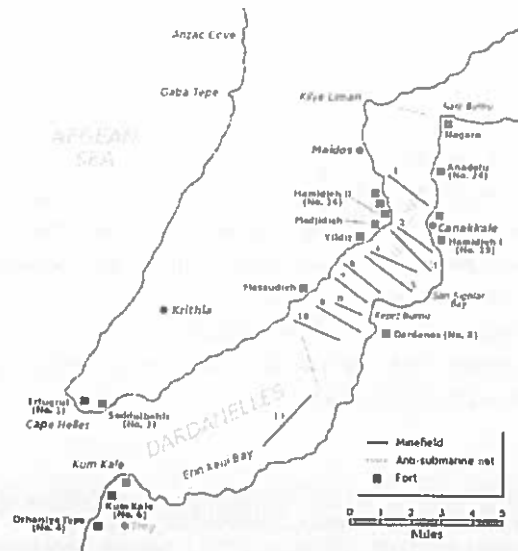
Le 17 février 1915, un hydravion britannique du HMS Ark Royal réalisa un vol de reconnaissance au-dessus du détroit. Deux jours plus tard, une importante escadre anglo-française menée par le cuirassé HMS Queen Elizabeth commença à pilonner les positions ottomanes sur la côte. Les Britanniques avaient prévu d'utiliser les huit appareils du HMS Ark Royal pour orienter les tirs mais les mauvaises conditions climatiques ne permirent l'emploi que d'un seul Short Type 136.

Le 25 février, les premières fortifications à l'entrée des Dardanelles avaient été écrasées tandis que le passage avait été déminé. Une unité de Royal Marines fut alors débarquée pour détruire les canons de Kum Kale sur la côte asiatique et à Sedd el Bahr à l'extrémité de la péninsule de Gallipoli tandis que le bombardement naval se tournait vers les batteries entre Kum Kale et Kephez.



Naufrage du cuirassé Bouvet le 18 mars 1915

Frustré par la mobilité des batteries ottomanes qui échappaient aux bombardements alliés et menaçaient les dragueurs de mines, Churchill poussa le commandant de la flotte, l'amiral Sackville Carden, à accroître la pression³⁶. Ce dernier prépara une nouvelle tactique et envoya le 4 mars un télégramme à Churchill indiquant qu'il pourrait atteindre Constantinople en moins de 14 jours en lançant un assaut avec l'ensemble de ses forces. Cette confiance fut renforcée par l'interception de messages allemands révélant que les forts ottomans étaient presque à court de munitions. Il fut donc décidé d'organiser une attaque générale vers le 17 mars mais Carden, malade, fut remplacé par l'amiral John de Robeck.



Carte des champs de mines et des fortifications ottomanes dans les Dardanelles

Le 18 mars 1915, la flotte composée de 18 cuirassés et de nombreux croiseurs et destroyers tenta de forcer le passage le plus étroit des Dardanelles large de seulement 1 500 mètres. Malgré la menace des canons ottomans, les dragueurs de mines reçurent l'ordre de participer à l'assaut. À 14 h, un compte-rendu du quartier-général ottoman rapporta que « toutes les lignes téléphoniques ont été coupées, toutes les communications avec les forts sont interrompues, certains canons ont été touchés... en conséquence, les tirs d'artillerie des défenses ont été sévèrement réduits³⁹ ». Les reconnaissances alliées n'avaient cependant pas identifié tous les champs de mines ottomans et à 15 h 15, le cuirassé français Bouvet coula en deux minutes avec plus de 600 marins après avoir touché une mine. Les HMS Irresistible et HMS Inflexible heurtèrent également des mines tandis que le HMS Ocean, envoyé pour secourir le premier connut la même mésaventure et les deux navires coulèrent ensemble. Les cuirassés français Suffren et Gaulois furent aussi endommagés après avoir traversé une ligne de mines discrètement posée dix jours plus tôt par le mouilleur de mines Nusret. Le feu ottoman, bien que réduit, restait menaçant et les dragueurs de mines, pour la plupart de simples chalutiers manœuvrés par des équipages civils, battirent en retraite en laissant intacts les champs de mines.



Naufrage du HMS Irresistible

Ces lourdes pertes contraignirent de Robeck à ordonner une retraite pour sauver ce qui restait de la flotte. Certains officiers comme le commodore Roger Keyes du HMS Queen Elizabeth estimaient que la victoire était toute proche car les batteries ottomanes n'avaient presque plus de munitions mais de Robeck, John Fisher et d'autres commandants estimèrent à l'inverse que les tentatives navales pour prendre le contrôle des détroits nécessiteraient des pertes inacceptables. Le repli allié renforça le moral des Ottomans et le jour fut par la suite célébré en Turquie comme une grande victoire. Comme la capture des Dardanelles par la mer était impossible, les préparatifs pour une opération terrestre commencèrent afin de prendre le contrôle des côtes, de neutraliser les batteries ottomanes et permettre aux dragueurs de mines de nettoyer le détroit en sécurité.

Les préparatifs alliés

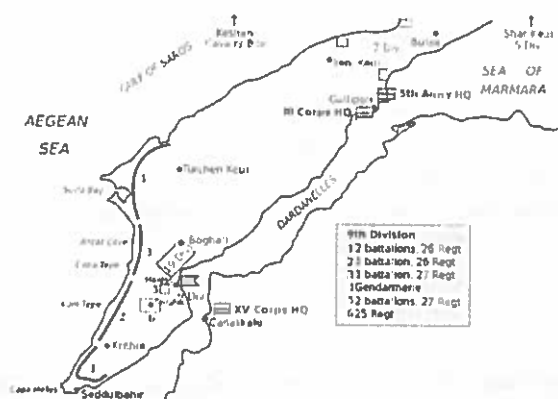
Le secrétaire d'État à la Guerre britannique, Horatio Herbert Kitchener, plaça le général Ian Hamilton à la tête de la force expéditionnaire méditerranéenne de 78 000 hommes chargée de mener cette opération. À ce moment, des troupes australiennes et néo-zélandaises étaient stationnées en Égypte où elles s'entraînaient en prévision de leur déploiement en France. Ces forces furent regroupées au sein du corps d'armée australien et néo-zélandais (ANZAC) composée des unités de volontaires de la 1^{re} division australienne (en) et de la division d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Cette unité commandée par le lieutenant-général William Birdwood fut déployée aux côtés de la 29^e division britannique, de la Royal Naval Division et de l'armée française d'Orient composée de troupes coloniales et métropolitaines. Les unités britanniques et françaises rejoignirent les troupes de l'ANZAC en Égypte avant d'être redéployées au cours du mois d'avril sur l'île grecque de Lemnos plus proche des Dardanelles. Ce regroupement des troupes alliées repoussa l'organisation des débarquements à la fin du mois d'avril et ce délai permit aux Ottomans de renforcer leurs positions.



Débarquement de troupes françaises sur l'île de Lemnos en 1915

Les stratèges alliés n'envisageaient pas que les débarquements pussent se faire sous le feu des Ottomans et aucun entraînement en ce sens ne fut entrepris. La combativité des défenseurs était également sous-estimée par les Alliés et cette nonchalance initiale fut illustrée par un dépliant distribué aux troupes australiennes et britanniques en Égypte qui indiquait: « De manière générale, les soldats turcs manifestent leur volonté de se rendre en tenant leur fusil à l'envers et en agitant des vêtements ou des haillons de toutes les couleurs. Un véritable drapeau blanc doit être considéré avec la plus profonde suspicion car il est improbable que les soldats turcs possèdent quoi que ce soit de cette couleur ». L'historien Edward Erickson estime que cette indolence était liée à un « sentiment de supériorité » résultant du déclin de l'Empire ottoman et des mauvaises performances de ses forces lors des guerres balkaniques. En conséquence, les troupes alliées étaient mal préparées pour cette campagne et dans certains cas, leurs informations sur les Dardanelles étaient issues de guides touristiques achetés en Égypte.

Les préparatifs ottomans



Disposition de la 5e armée ottomane (en) dans les Dardanelles

De leur côté, les Ottomans déployèrent la 5e armée (en) dans la zone pour repousser un débarquement sur les deux rives des Dardanelles. Cette force, initialement composée de cinq divisions, était une unité de conscrits commandée par le général allemand Otto Liman von Sanders et de nombreux officiers étaient également allemands. Les commandants allemands et ottomans débattirent de la meilleure tactique défensive et tous s'accordèrent sur le fait qu'il était nécessaire de garder le contrôle des hauteurs surplombant le détroit. L'emplacement des futurs débarquements alliés et donc la disposition des défenses ottomanes faisaient néanmoins débat. Mustafa Kemal, un lieutenant-colonel de 34 ans qui connaissait la péninsule de Gallipoli où il avait combattu les Bulgares durant les guerres balkaniques, considérait que le cap Helles formant l'extrémité sud de la péninsule et Gaba Tepe sur la côte ouest de la péninsule étaient les emplacements les plus probables pour un débarquement. Dans le cas du premier, les navires alliés pouvaient en effet offrir un soutien d'artillerie sur trois cotés tandis que l'étroitesse de la péninsule au niveau de Gaba Tepe permettrait facilement aux Alliés d'isoler les forces ottomanes au sud et de disposer d'une bonne position pour de futures opérations.

Liman von Sanders estimait que la baie de Besika sur la côte asiatique au sud du détroit était la plus vulnérable car le terrain était favorable à un débarquement et les troupes alliées pourraient attaquer les principales batteries ottomanes protégeant le détroit. Il y déploya donc deux divisions. Deux autres furent regroupées à Bolayir (en) au nord de la péninsule pour protéger les lignes de communication et de ravitaillement. La 19e division de Mustafa Kemal et la 9e division furent disposées le long de la côte égéenne et au cap Helles tandis que le gros des défenseurs commandé par Liman von Sanders resterait à l'intérieur des terres. Après l'arrivée de la 3e division et d'une brigade de cavalerie au début du mois d'avril, les forces ottomanes dans les Dardanelles comptaient environ 60 000 hommes. Von Sanders mit l'accent sur l'amélioration des réseaux terrestres et maritimes pour pouvoir déplacer rapidement ses forces sur les fronts en difficulté mais cette stratégie était critiquée par les commandants ottomans qui estimaient que leurs unités étaient trop dispersées et ne pourraient pas contenir les Alliés avant l'arrivée des renforts. Le commandant allemand était néanmoins convaincu qu'une défense rigide serait inefficace et que toutes les chances de succès reposaient sur la mobilité de ses forces ; cela était particulièrement vrai pour la 19e division de Kemal qui en étant disposée près de Boghali devait pouvoir se porter au secours de Bolayir, de Gaba Tepe, du cap Helles ou de la côte asiatique.



Canon de 150 mm de fabrication allemande en action dans les Dardanelles en 1915

La durée des préparatifs britanniques permit aux défenseurs ottomans de renforcer leurs défenses. Von Sanders nota par la suite :

« Les Britanniques nous ont offert quatre bonnes semaines de répit pour tous nos travaux avant le grand débarquement... Ce répit suffit à peine pour mettre en place les mesures les plus indispensables ». Des routes furent construites, les plages furent piégées avec des mines improvisées tandis que des tranchées étaient creusées sur les hauteurs. Des petites embarcations furent rassemblées pour permettre le transfert rapide d'hommes et d'équipements des deux côtés du détroit et les troupes réalisaient de nombreuses patrouilles pour éviter toute léthargie. Les Ottomans créèrent une petite force aérienne avec l'aide allemande ; quatre appareils opéraient des missions de reconnaissance autour de Çanakkale en février et un aéroport fut construit près de Gallipoli au début du mois d'avril.

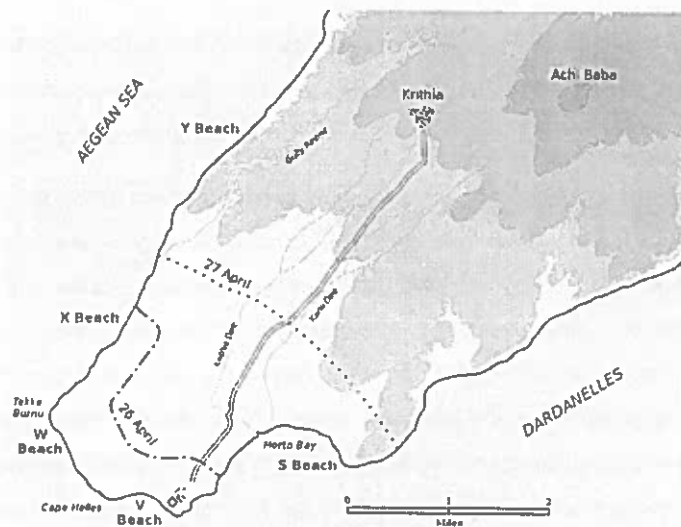
La campagne terrestre

Pour les Français et leur Corps Expéditionnaire d'Orient (CEO), les opérations sur le front de Gallipoli se décomposent ainsi :

Opérations	Batailles	Combats
Opérations des Dardanelles (25 avril 1915 - 11 janvier 1916)	Bataille de Sedd-UI-Bahr Français et Anglais (25 avril 1915 - 4 mai 1915)	Combat de Koum Kalé (25-26 avril 1915) Combat d'Eski Hissarlick (zone française) Combat de Kanli Déré (zone anglaise) (27-28 avril 1915)
	Bataille de Krithia - Kérévés Déré Français et Anglais (5 mai - 13 juillet 1915)	1 ^{er} combat du Kérévés Déré (6-7-8 mai 1915) 2 ^e combat de Kérévés Déré (4 juin 1915) 3 ^e combat du Kérévés Déré (21 juin 1915) 4 ^e combat du Kérévés Déré (30 juin 1915) 5 ^e combat du Kérévés Déré (12-13 juillet 1915)
	Bataille de Suvia Français et Anglais (6 - 8 août 1915)	6 ^e combat du Kérévés Déré (1) (7 août 1915)

- (1) Le 6^e combat du Kérévés Déré se rattache à la bataille de Suvia, parce que l'attaque du C.E.O. était destinée à retenir devant le front français le plus de troupes ennemies possible pour faciliter le débarquement et l'attaque des troupes anglaises dans la région de Suvia.

Les débarquements Les Alliés envisageaient de débarquer dans la péninsule pour prendre le contrôle des fortifications et des batteries d'artillerie ottomanes pour que les navires puissent traverser les Dardanelles et rejoindre la mer de Marmara et Constantinople. Prévus pour le 23 avril et repoussés de deux jours en raison du mauvais temps, les débarquements devaient être réalisés sur six plages dans la péninsule. La 29^e division devait prendre le contrôle du cap Helles et avancer vers les hauteurs de Achi Baba. Les unités ANZAC avec la 3^e brigade d'infanterie en première ligne devait débarquer au nord de Gaba Tepe sur la côte égéenne dans ce qui fut surnommé la baie ANZAC, d'où elles pourraient traverser la péninsule et isoler les forces ottomanes au sud. Les Français réalisèrent une attaque de diversion à Kum Kale sur la côte asiatique avant de rembarquer pour soutenir l'attaque contre le cap Helles. D'autres opérations de diversion furent menées par la Royal Naval Division dont celle réalisée en solitaire par le futur général néo-zélandais Bernard Freyberg qui rejoignit à la nage la côte du golfe de Saros au nord de la péninsule pour y allumer des fumigènes sous le feu des Ottomans ; un acte de bravoure qui lui valut de recevoir l'ordre du Service distingué.



Cartes montrant les plages du débarquement au cap Helles

Le débarquement au cap Helles fut réalisé par la 29^e division britannique du major-général Aylmer Hunter-Weston sur cinq plages nommées d'est en ouest, « S », « V », « W », « X » et « Y ». Sur cette dernière, les Alliés ne rencontrèrent presque pas de résistance et des reconnaissances furent menées dans l'intérieur des terres sans plus d'opposition. Les ordres étaient néanmoins de sécuriser cette tête de pont et aucune action ne fut entreprise pour prendre le contrôle du village de Krithia alors virtuellement sans défense. Lorsque les Alliés reprirent leur offensive (en) le 28 avril, les Ottomans y avaient redéployé un bataillon du 25^e régiment et parvinrent à repousser toutes les attaques. Les débarquements les plus difficiles eurent lieu à la plage « V » située en contrebas de l'ancienne forteresse de Sedd el Bahr et sur la plage « W » à la pointe occidentale de la péninsule. Sur cette première, l'attaque fut menée par les fusiliers royaux de Munster (en) et le régiment royal de Hampshire à bord d'un charbonnier transformé, le SS River Clyde (en), qui fut volontairement échoué sous la forteresse pour que les troupes puissent débarquer via des rampes sur les flancs du navire.

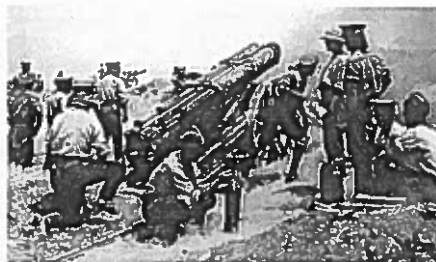
Les autres unités dont les fusiliers royaux de Dublin et les fusiliers du Lancashire approchèrent des plages à bord de chaloupes ouvertes et sans protection. Sur les deux plages, les Ottomans occupaient de solides positions défensives et infligèrent de lourdes pertes aux assaillants. Les soldats émergeant un par un des flancs du River Clyde furent décimés par les mitrailleuses situées dans la forteresse et sur les 200 hommes à débarquer, seuls 21 atteignirent la plage.



Photographie prise depuis le SS River Clyde (en) montrant la plage « V » et la forteresse de Sedd el Bahr

Herbert Kitchener avait ordonné que tous les besoins aériens soient assurés par le Royal Naval Air Service (RNAS) et les Alliés déployèrent des hydravions et d'autres appareils sur l'île grecque de Ténédos. Ces derniers réalisèrent de missions de reconnaissance mais leur nombre était insuffisant pour répondre aux besoins des services de renseignement.

Le matin du 25 avril, alors que les troupes alliées débarquaient, le sous-marin australien HMAS AE2 (en) du lieutenant-commandant Henry Stoker torpilla la canonnière Peyk-i Şevket (de) à Çanakkale⁸⁴. Il s'échoua ensuite non loin d'un fort ottoman mais parvint à s'échapper. Peu après, son périscope fut repéré par un cuirassé ottoman qui tira sur les plages de débarquement et ce dernier préféra se replier. Ayant franchi les Dardanelles, le sous-marin entra dans la mer de Marmara vers 8 h 30 mais Stoker préféra reposer son sous-marin sur le fond marin et attendre la nuit avant de continuer. Il fit surface dans la soirée pour recharger ses batteries et envoya un message radio à la flotte. Même si le débarquement au cap Helles se déroulait comme convenu, celui dans la baie ANZAC (en) rencontra de plus grandes difficultés et le commandant de l'ANZAC, William Birdwood, envisagea d'évacuer ses forces. Le succès du sous-marin australien fut l'un des facteurs qui le firent changer d'avis et la nouvelle fut relayée aux troupes pour remonter leur moral. Stoker navigua dans la mer de Marmara pendant cinq jours en réalisant de fréquentes apparitions en surface pour donner l'impression d'un grand nombre de sous-marins alliés mais ses attaques contre les navires ottomans échouèrent du fait de problèmes mécaniques avec ses torpilles.



Canon britannique de 127 mm tirant sur des positions ottomanes depuis le cap Helles en juin 1915

Les premiers combats

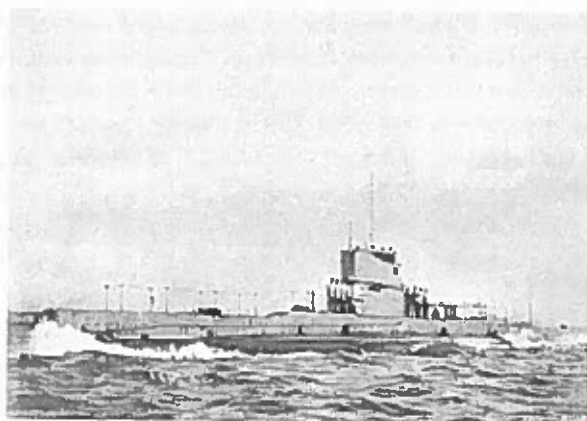
Dans l'après-midi du 27 avril 1915, les 12 bataillons de la 19^e division de Mustafa Kemal et six bataillons de la 5^e division lancèrent une attaque contre les six brigades alliées dans la baie ANZAC. Avec le soutien de l'artillerie navale, les Alliés parvinrent à tenir tête aux assaillants durant la nuit. Le lendemain matin, les Britanniques et les Français ayant débarqué à la droite de la plage « S » après leur opération de diversion contre Kum Kale tentèrent de prendre le village de Krithia.

Cette offensive (en) planifiée par Hunter-Weston se révéla complexe et mal coordonnée d'autant plus que la 29e division était épuisée par les débarquements et les contre-attaques ottomanes. L'avancée alliée s'arrêta donc à mi-chemin entre le cap Helles et le village de Krithia vers 18 h et les attaquants avaient perdu 3 000 hommes. Avec l'arrivée de renforts ottomans dans la zone, la possibilité d'une victoire rapide dans la péninsule s'éloigna et les combats se transformèrent en une guerre d'attrition.



Mitrailleuse britannique équipée d'un périscope

Considérant que la situation avait tourné à son avantage, Kemal commença à regrouper des unités et après l'arrivée de huit bataillons de Constantinople, les Ottomans passèrent à l'offensive dans l'après-midi du 1er mai. Malgré quelques succès contre les Français, les attaquants subirent de lourdes pertes et furent repoussés sur les autres secteurs. La nuit suivante, William Birdwood ordonna aux unités ANZAC du major-général Alexander Godley de contre-attaquer. Les troupes progressèrent lentement dans l'obscurité derrière un tir de barrage de l'artillerie navale et terrestre mais la progression fut désordonnée et la résistance ottomane les contraignit à se replier après avoir perdu un millier d'hommes. Pour une raison inconnue, le sous-marin AE2 commença à faire surface de manière incontrôlée le 30 avril à proximité du torpilleur Sultanhisar. Ce dernier ouvrit immédiatement le feu et le capitaine australien décida d'abandonner son navire qui fut sabordé pour éviter sa capture. Les succès du HMAS AE2 démontrèrent néanmoins qu'il était possible pour les sous-marins de traverser les Dardanelles et l'envoi de submersibles dans la mer de Marmara entrava fortement les opérations de transport et de ravitaillement des Ottomans. Le HMS E14 (en) du lieutenant-commandant Edward Boyle entra ainsi dans la mer de Marmara le 27 avril et torpilla quatre navires dont le transport Gul Djemal à bord duquel se trouvaient 6 000 soldats et une batterie de campagne en partance pour la péninsule. Même si cette perte n'était pas dramatique pour les Ottomans, elle affaiblit considérablement le moral des troupes. Ces opérations sous-marines n'étaient cependant pas sans danger et lors de sa tentative de traversée du détroit, le sous-marin français Joule toucha une mine et sombra avec tout son équipage le 1er mai.



Le sous-marin australien HMAS AE2 (en) en 1915

Mai 1915

Considérant que les positions de l'ANZAC étaient solidement établies, Hamilton déclencha une nouvelle offensive contre Krithia (en)⁹⁴. Impliquant 20 000 hommes, l'attaque était la première attaque générale depuis le cap Helles et devait avoir lieu durant la journée. Après une préparation d'artillerie de 30 minutes, l'assaut commença dans la matinée du 6 mai. Progressant en quatre colonnes séparées par des ravins, les unités alliées tentèrent de contourner les positions fortifiées ottomanes mais le terrain difficile compliqua cette manœuvre. Soumis à un tir nourri de l'artillerie et des mitrailleuses

ottomanes qui n'avaient pas été repérées par les reconnaissances aériennes, l'attaque fut interrompue au bout d'une journée.



Mitrailleuses ottomanes

L'arrivée de renforts permit une reprise de l'offensive le 7 mai mais les défenses ottomanes restèrent infranchissables et les Alliés ne progressèrent que de quelques centaines de mètres aux prix de lourdes pertes. Après cette bataille, le front se stabilisa du fait de l'épuisement des deux belligérants. Les stocks de munitions alliés, en particulier ceux de l'artillerie, étaient presque épuisés et les deux camps profitèrent de l'accalmie pour se réapprovisionner et étendre leurs réseaux de tranchées. Des combats sporadiques se poursuivirent néanmoins avec des raids et des attaques à la grenade contre des tranchées parfois séparées de seulement quelques mètres. Les tireurs de précision devinrent une menace persistante pour les deux camps et le commandant de la 1^{re} division australienne, le major-général William Bridges, fut mortellement blessé par l'un d'eux le 18 mai.

Le 19 mai, 42 000 Ottomans lancèrent une offensive contre la baie ANZAC pour « rejeter à la mer » les 17 000 Australiens et Néo-Zélandais qui s'y trouvaient. Manquant de munitions et de pièces d'artillerie, les Ottomans espéraient que l'effet de surprise et leur supériorité numérique leur permettraient de l'emporter ; leurs préparatifs avaient cependant été repérés par un appareil de reconnaissance britannique la veille. Sans effet de surprise, l'assaut fut un désastre et les Ottomans perdirent 13 000 hommes dont 3 000 tués contre 160 morts et 468 blessés du côté allié. Les pertes ottomanes furent telles qu'un cessez-le-feu fut organisé par l'officier de liaison britannique Aubrey Herbert le 24 mai pour inhumer les corps reposant dans le no man's land ; cet événement donna lieu à des actes de fraternité semblables à ceux de la trêve de Noël 1914 sur le front de l'Ouest.

Le 19 mai, 42 000 Ottomans lancèrent une offensive contre la baie ANZAC pour « rejeter à la mer » les 17 000 Australiens et Néo-Zélandais qui s'y trouvaient. Manquant de munitions et de pièces d'artillerie, les Ottomans espéraient que l'effet de surprise et leur supériorité numérique leur permettraient de l'emporter ; leurs préparatifs avaient cependant été repérés par un appareil de reconnaissance britannique la veille. Sans effet de surprise, l'assaut fut un désastre et les Ottomans perdirent 13 000 hommes dont 3 000 tués contre 160 morts et 468 blessés du côté allié. Les pertes ottomanes furent telles qu'un cessez-le-feu fut organisé par l'officier de liaison britannique Aubrey Herbert le 24 mai pour inhumer les corps reposant dans le no man's land ; cet événement donna lieu à des actes de fraternité semblables à ceux de la trêve de Noël 1914 sur le front de l'Ouest.

Les Ottomans souffraient d'une grave pénurie de munitions et après l'échec de leur offensive du 19 mai, ils arrêtaient les assauts frontaux et entreprirent une guerre de sape. Malgré les tentatives alliées pour les neutraliser, les Ottomans firent exploser une mine dans le secteur australien et attaquèrent avec un bataillon du 14^e régiment. Le 15^e bataillon australien fut repoussé mais il reprit le terrain perdu dans la soirée avant d'être relevé par des unités néo-zélandaises. Revenus sur leurs positions, les belligérants reprirent leurs escarmouches et continuèrent à renforcer leurs réseaux de tranchées.



Photographie prise durant la trêve du 24 mai 1915 destinée à inhumer les corps reposant dans le no man's land

Sur mer, la domination britannique fut affaiblie par le torpillage le 13 mai du cuirassé HMS Goliath par le destroyer Muâvenet-i Milliye. De plus, le sous-marin allemand U-21 (en) envoya par le fond le HMS Triumph (en) le 25 mai et le HMS Majestic deux jours plus tard. Les appareils alliés réalisèrent un plus grand nombre de patrouilles et le U-21 décida de quitter la zone. Les Alliés ignoraient néanmoins ce repli et ils retirèrent un grand nombre de navires dans leur base sur l'île grecque d'Imbros ; cela réduisit considérablement le soutien d'artillerie allié dans la péninsule de Gallipoli. Dans le même temps, le sous-marin HMS E11 traversa les Dardanelles le 18 mai et coula ou endommagea 11 navires dont trois dans le port de Constantinople le 23 mai.

Juin-Juillet 1915

Dans le secteur du cap Helles où les réseaux de tranchées étaient très denses, les Alliés attaquèrent (en) à nouveau en direction de Krithia le 4 juin avec deux divisions britanniques et deux divisions françaises. L'offensive ne permit pas d'obtenir de percée décisive et la guerre de positions reprit avec des objectifs limités à quelques centaines de mètres. Dans les deux camps, les pertes approchaient les 25% : 4 500 Britanniques sur 20 000 engagés et 2 500 Français sur 10 000. Du côté ottoman, les pertes s'élevèrent à plus de 9 000 hommes. Le 30 juin, le commandant français Henri Gouraud, qui avait remplacé Albert d'Amade en mai, fut blessé et le général Maurice Bailloud lui succéda à la tête des forces françaises.

Du côté de la mer Égée, les Britanniques attaquèrent les positions ottomanes le 28 juin et parvinrent à progresser rapidement le long d'un ravin parallèle à la mer. Le front avança d'un kilomètre mais les pertes avaient à nouveau été élevées et les Ottomans lancèrent plusieurs contre-attaques entre le 1er et le 5 juillet sans pouvoir reprendre le terrain perdu. Cette avancée marqua néanmoins la fin des offensives britanniques sur le front du cap Helles et leur attention se concentra au nord autour de la baie ANZAC.

Dans le même temps, la guerre sous-marine se poursuivait. Le HMS E14109 traversa pour la troisième fois les Dardanelles le 21 juillet malgré le filet anti-sous-marin posé par les Ottomans. Le 27, le sous-marin français Mariotte ne parvint pas à éviter cet obstacle et il fut contraint de faire surface. Pris pour cible par les batteries côtières, il fut abandonné et sabordé par son équipage. Le 8 août, le HMS E11 torpilla le cuirassé ottoman de fabrication allemande, Barbaros Hayreddin, dans la mer de Marmara ; il coula également un torpilleur, sept navires de transports et 23 navires à voiles durant son passage dans la zone.



Soldat français sortant d'une tranchée

août 1915

L'impasse sur le front du cap Helles poussa à Hamilton à planifier une nouvelle offensive au nord pour prendre le contrôle des hauteurs situées au milieu de la péninsule. À ce moment, les effectifs des deux belligérants avaient fortement augmenté par rapport au début de la bataille : les Alliés disposaient de 15 divisions contre cinq au départ tandis que les Ottomans en alignaient 16 contre six initialement. Commandés par Godley, les Alliés envisageaient de débarquer deux nouvelles divisions d'infanterie du IXe corps britannique dans la baie de Suvla à 5 km au nord de la baie ANZAC. Dans le même temps, les unités déjà sur place attaquaient en direction du nord-est dans le secteur le moins défendu du dispositif ottoman. Au moment de cette attaque, les Alliés disposaient d'une quarantaine d'appareils notamment des Nieuport 10 basés sur les îles d'Imbros et de Tenedos. Les Ottomans alignaient quant à eux une vingtaine d'appareils dont huit était stationnés à Çanakkale. En plus des opérations de reconnaissance, les aviateurs alliés commencèrent à mener des actions limitées de bombardement sur terre et sur mer ; l'un d'eux coula ainsi un remorqueur ottoman dans le golfe de Saros avec une torpille.



Interrogatoire de prisonniers ottomans par des soldats britanniques

Le débarquement dans la baie de Suvla eut lieu dans la nuit du 6 août et ne rencontra qu'une faible résistance. Le commandant britannique Frederick Stopford se montra cependant peu entreprenant et la progression alliée se limita aux plages. Cela permit aux Ottomans de se redéployer sur les hauteurs et le front de Suvla devint rapidement statique avec la construction de tranchées par les deux camps. Dans la baie ANZAC, la 1re brigade d'infanterie australienne attaqua le 6 août au sud-est pour obliger les Ottomans à dégarnir leurs positions au nord-est et elle parvint à capturer la principale ligne ottomane. Une autre attaque de diversion depuis le cap Helles se solda par un échec sanglant et ces deux manœuvres n'empêchèrent pas les Ottomans de redéployer leurs forces pour faire face aux attaques. Au nord-est, la brigade d'infanterie néo-zélandaise progressa avec difficulté mais ne parvint pas à atteindre son objectif qui était le sommet de Chunuk Bair. Cet échec eut des conséquences dramatiques car l'unité devait prendre à revers les positions ottomanes tandis que la 3e brigade de cavalerie légère australienne devait mener un assaut frontal contre ces mêmes tranchées. Malgré le revers néo-zélandais, l'attaque fut maintenue ; du fait du manque de coordination entre l'artillerie et l'infanterie, du terrain difficile et des solides positions ottomanes, les pertes australiennes s'élevèrent à 372 hommes sur un effectif de 600. D'autres tentatives pour reprendre l'offensive furent facilement repoussées par les Ottomans. Les Néo-Zélandais tinrent leurs positions près de Chunuk Bair pendant deux jours malgré des pertes de 90 %, jusqu'à l'arrivée de deux bataillons britanniques. Ces derniers furent néanmoins repoussés par une contre-attaque commandée par Mustafa Kemal le 10 août et les Ottomans revinrent quasiment sur leurs positions de la semaine précédente.

Trois nouvelles divisions britanniques débarquèrent dans la baie de Suvla entre le 7 et le 10 août mais ces renforts ne permirent pas de débloquer la situation¹³³. Il fut alors décidé d'attaquer les hauteurs situées entre la baie de Suvla et la baie ANZAC pour unifier la ligne de front mais les assauts lancés le 21 août échouèrent. Le 17 août, Hamilton avait demandé 95 000 hommes supplémentaires mais les Français avaient annoncé qu'ils planifiaient une offensive en France pour l'automne. Lors d'une réunion le 20 août, il fut décidé de donner la priorité au front de l'Ouest et seulement 25 000 hommes seraient accordés au front des Dardanelles. Le 23 août, après l'échec des attaques contre les hauteurs séparant les deux plages, Hamilton se résolut à adopter une stratégie défensive. Cette décision était également motivée par l'imminence de l'entrée en guerre de la Bulgarie aux côtés des Empires centraux qui allait faciliter le soutien allemand à l'armée ottomane. Le 25 septembre, Kitchener ordonna le redéploiement de deux divisions britanniques et d'une division française sur le front de Salonique en Grèce et cela marqua le début de la fin de la bataille de Gallipoli.

L'évacuation



Soldats britanniques souffrant de gelures dans un abri composé de caisses de biscuits dans la baie de Suvla.

L'échec de l'offensive d'août poussa les Alliés à envisager une évacuation de leurs positions dans la péninsule de Gallipoli. Déjà déçue par les succès ottomans, l'opinion publique britannique se retourna contre la gestion de l'opération après la publication d'articles critiques dans le Sunday Times de Keith Murdoch. Hamilton s'opposa initialement à la possibilité d'une évacuation lorsque cette possibilité fut évoquée le 11 octobre pour des raisons de prestige. Il fut par la suite limogé et remplacé par Charles Monro. L'arrivée de l'automne et de l'hiver apporta un répit aux soldats souffrant de la chaleur mais le froid entraîna également des milliers de cas de gelures.

La situation à Gallipoli fut encore compliquée par l'entrée en guerre de la Bulgarie aux côtés des Empires centraux le 5 octobre 1915. Avec l'appui de cette dernière et de l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie envahit la Serbie et un nouveau front se forma au nord de la Grèce. Ce dernier, appelé front de Salonique, reçut la priorité par rapport aux Dardanelles et trois divisions qui s'y trouvaient furent redéployées en Grèce. Via la Bulgarie, l'Allemagne put soutenir l'artillerie lourde ottomane qui dévasta les tranchées alliées en particulier dans le secteur de la baie ANZAC où elles étaient très nombreuses. L'Autriche-Hongrie apporta également son aide et déploya deux unités d'artillerie dans la zone². La situation dans le ciel fut également rééquilibrée par l'arrivée d'appareils modernes. À la fin du mois de novembre, l'équipage ottoman d'un Albatros C.I abattit un appareil français au-dessus de Gaba Tepe. Monro défendit l'option d'une évacuation auprès de Kitchener qui se trouvait alors dans la région. Après avoir consulté les commandants du VIII^e corps au cap Helles et du IX^e corps dans les baies ANZAC et de Suvla, Kitchener approuva cette proposition et le gouvernement britannique confirma la décision d'évacuer au début du mois de décembre.



La plage « W » du cap Helles le 7 janvier 1916 juste avant la fin de l'évacuation.
L'explosion d'un obus ottoman dans la mer est visible à l'arrière-plan.

Du fait de la présence des forces ottomanes et des conditions climatiques difficiles, les stratèges s'attendaient à de lourdes pertes lors de l'opération. Le statu quo était néanmoins intenable; le 26 novembre, un violent orage de trois jours provoqua des glissements de terrains qui détruisirent les tranchées et ensevelirent les soldats. Cet épisode fut suivi par une tempête de neige et les gelures firent de nombreuses victimes. Malgré ces difficultés, l'évacuation fut la partie la mieux exécutée de toute la campagne alliée. Les baies ANZAC et de Suvla furent les premières à être évacuées et les dernières troupes partirent à l'aube du 20 décembre. Leur nombre avait été graduellement réduit depuis le 7 décembre et des ruses comme le fusil automatique conçu par le soldat William Scurry fonctionnant grâce à l'accumulation d'eau dans une casserole attachée à la détente, permirent de dissimuler ce retrait. De la même manière, les troupes alliées dans la baie ANZAC ne faisaient parfois aucun bruit pendant plus d'une heure ; cela poussait les Ottomans intrigués à sortir de leurs tranchées pour inspecter les lignes adverses et ils étaient alors pris pour cibles. Grâce à ces tactiques, l'évacuation se fit avec très peu de victimes mais les Alliés durent laisser sur place de grandes quantités de matériel et de ravitaillement qui furent capturés par les Ottomans.

Les Alliés restèrent plus longtemps au cap Helles mais la décision d'évacuer la garnison fut prise le 28 décembre. Ayant tiré les leçons de ce qui s'était passé au nord, les forces ottomanes s'intéressèrent à tout ce qui pouvait laisser penser à une évacuation. Liman von Sanders regroupa ses forces et lança une attaque contre les Britanniques le 7 janvier ; l'assaut fut néanmoins facilement repoussé. Dans la nuit du 7 au 8 janvier, les troupes entamèrent un repli organisé sous la protection de l'artillerie navale. Après avoir disposé des mines et piégé leurs tranchées, les soldats reculèrent de 8 km jusqu'à la plage où des pontons improvisés avaient été construits. Les derniers soldats quittèrent le cap vers 4 h le matin du 8 janvier.

Même si les estimations les plus hautes prévoient jusqu'à 30 000 victimes lors de l'opération, 35 268 hommes, 3 689 chevaux, 127 canons, 328 véhicules et 1 600 tonnes de matériel furent évacués. Près de 1 600 véhicules furent néanmoins laissés sur place même s'ils furent sabotés pour éviter que les Ottomans ne puissent les réutiliser. Les Ottomans atteignirent les plages peu après l'aube.

Les conséquences militaires

Le résultat militaire de la bataille de Dardanelles est un sujet de débat pour les historiens. Harvey Broadbent estime que la campagne fut une « affaire serrée » qui fut finalement une défaite alliée¹⁵⁴ tandis que Les Carlyon considère qu'elle n'eut pas d'impact sur le cours de la guerre¹⁵⁵. À l'inverse, Peter Hart avance que les forces ottomanes « empêchèrent les Alliés d'atteindre leurs objectifs avec une relative facilité¹⁴⁸ » tandis que Philip Haythornthwaite qualifie la bataille de « désastre pour les Alliés¹⁵⁶ ». La campagne causa effectivement « des tensions énormes sur... les ressources nationales [ottomanes]¹⁵⁶ » à une période, où les Alliés étaient plus en mesure de remplacer leurs pertes que les Ottomans¹⁴⁴ mais en définitive, ils ne parvinrent pas à prendre le contrôle des Dardanelles. Si elle permit de détourner une partie des forces ottomanes des autres fronts du Moyen-Orient, la bataille demanda également des ressources que les Alliés auraient pu employer sur le front de l'Ouest¹⁵⁷, d'autant plus qu'elle fut particulièrement sanglante¹⁵⁶.

La campagne alliée fut entravée par des objectifs mal-définis, une logistique défailante, l'insuffisance de l'artillerie, l'inexpérience des troupes, la faiblesse des renseignements et des cartes, l'arrogance et des erreurs de commandement à tous les niveaux^{158,159}. La géographie joua également un rôle décisif dans cette défaite car les Alliés furent incapables de contrôler les hauteurs de la péninsule. Les Ottomans disposaient ainsi de positions en surplomb des forces alliées confinées aux plages⁵⁶. La nécessité même de la campagne reste un sujet de débat⁷¹ entre ceux estimant que les Alliés auraient dû concentrer tous leurs efforts sur le front de l'Ouest et ceux jugeant qu'il était judicieux d'attaquer le « ventre mou » de l'Allemagne formé par ses alliés au sud-est¹⁶⁰.



Statue d'un soldat ottoman à Çanakkale

Les opérations sous-marines britanniques et françaises dans la mer de Marmara furent l'un des seuls points positifs de cette bataille pour les Alliés car les Ottomans durent abandonner leurs opérations de transport maritime dans la zone. Entre avril et décembre 1915, neuf sous-marins britanniques et quatre submersibles français coulèrent un cuirassé, un destroyer, cinq canonnières, 11 navires de transport, 44 navires de ravitaillement et 148 voiliers ; sur ces 13 sous-marins, huit furent détruits ou perdus dans la mer de Marmara ou lors de la traversée des Dardanelles¹⁶¹. À la fin de la bataille des Dardanelles, la marine ottomane avait complètement cessé d'opérer dans la zone tandis que les activités civiles furent fortement réduites, ce qui affecta la logistique et le ravitaillement des troupes à Gallipoli¹⁶².

À la suite de l'évacuation de Gallipoli, Hamilton et Stopford furent limogés mais Hunter-Weston resta à la tête du VIII^e corps britannique et le commanda durant la bataille de la Somme en 1916^{163,164}. Les compétences des commandants de brigade australiens, John Monash et Harry Chauvel, furent reconnues et ils furent promus major-généraux^{165,166}. L'influence de Kitchener sur la stratégie britannique s'affaiblit après la formation d'un gouvernement de coalition en mai 1915 en raison de l'impasse à Gallipoli et sa proposition de soutien aux troupes des Dardanelles en décembre 1915 fut rejetée en faveur du front de Salonique¹⁶⁷. Du côté ottoman, la bataille représenta une grande victoire qui renforça le moral des troupes à présent confiantes dans leur capacité à vaincre les Alliés¹⁵⁹. En Mésopotamie, une expédition britannique fut encerclée à Kut-el-Amara et fut contrainte à la reddition en avril 1916¹⁶⁸. Les attaques (en) en direction du canal de Suez¹⁶⁹ échouèrent néanmoins à l'été 1916 en raison d'une logistique insuffisante et ce revers marqua le début de la campagne du Sinaï et de la Palestine¹⁷⁰. L'optimisme ayant émergé de la victoire des Dardanelles disparut alors que les Britanniques prennent l'initiative au Moyen-Orient et la conservent jusqu'à la fin de la guerre^{171,172}.

La bataille eut une influence considérable sur la pensée militaire et Theodore Gatchel estime que durant l'entre-deux-guerres, la campagne « devint le pivot des études sur la guerre amphibie¹⁷³ ». Pour l'historien Russell Weigley, son analyse avant la Seconde Guerre mondiale fit naître la « croyance partagée par la plupart des forces armées du monde » selon laquelle des débarquements n'avaient aucune chance contre des défenses modernes. Cette idée resta dominante jusqu'au débarquement de Normandie en 1944, même si des opérations antérieures en Afrique du Nord, en Italie et dans le Pacifique avaient été victorieuses¹⁷⁴. Peter Hart soutient cette idée et écrit que même si les opérations amphibies étaient regardées avec réticence par les stratèges alliés dans l'entre-deux-guerres, la situation militaire après 1940 les obligea à les envisager¹⁷⁵. Depuis 1945, l'affrontement a continué à influencer la doctrine amphibie américaine^{176,173} et elle a été étudiée par les stratèges britanniques durant la guerre des Malouines en 1982.

Les conséquences politiques

L'échec des débarquements eut d'importantes répercussions politiques en Grande-Bretagne. L'amiral John Fisher démissionna en mai après de violents désaccords avec Churchill au sujet de la conduite de la bataille. Déjà affaibli par la crise des obus, le premier ministre libéral Herbert Asquith fut contraint de former un gouvernement de coalition avec le parti conservateur¹⁷⁸. L'une des conditions posées par les conservateurs était la démission de Churchill de son poste de premier lord de l'Amirauté¹⁷⁹; ce dernier s'exécuta et il commanda par la suite un bataillon d'infanterie écossais sur le front de l'Ouest en 1916^{179,180}. Asquith mit en place une commission d'enquête¹⁸¹ pour déterminer les causes de l'échec de l'expédition ; plusieurs rapports furent publiés entre 1917 et 1919 et pointèrent le manque de préparation de l'opération et une certaine incompétence des officiers supérieurs¹. Les Dardanelles affectèrent l'autorité d'Asquith et il fut remplacé en décembre 1916 par le conservateur David Lloyd George. Churchill reçut le poste de ministre de l'Armement dans le nouveau gouvernement malgré l'opposition conservatrice ; il y joua un rôle important dans le développement du char d'assaut¹⁷⁹.

Les pertes

Le nombre de victimes durant la bataille des Dardanelles varie selon les sources mais il est estimé qu'à son terme, elle avait coûté la vie à plus de 100 000 hommes dont entre 56 000 et 68 000 Ottomans et environ 53 000 Britanniques et Français⁴. Carlyon avance le nombre de 43 000 Britanniques tués ou blessés dont 8 709 Australiens¹⁸⁵. Il y eut également 2 721 Néo-Zélandais tués, soit le quart de ceux ayant débarqué dans la péninsule¹⁸⁶. En intégrant les victimes de maladies, les pertes s'élèvent à près d'un demi million dont 205 000 Britanniques, 47 000 Français et 251 000 Ottomans selon les estimations officielles britanniques. Ce nombre de victimes ottomanes est contesté et probablement moins élevé ; une autre source avance ainsi que les pertes furent de 2 160 officiers et de 287 000 soldats d'autres rangs¹⁸⁷. Les conditions sanitaires furent particulièrement difficiles et de nombreux soldats souffrirent de typhoïde et de dysenterie. Il est estimé qu'au moins 145 000 Britanniques et 64 000 Ottomans tombèrent malades durant la campagne⁴.

Pertes à Gallipoli

(les victimes de maladies ne sont pas non incluses)

	Morts	Blessés	Disparus et prisonniers	Total
Empire ottoman⁴	56 643	107 007	11 178	174 828
Royaume-Uni ¹⁸²	34 072	78 520	7 654	120 246
France ¹⁸³	9 798	17 371	-	27 169
Australie ¹⁸⁴	8 709	19 441	-	28 150
Nouvelle-Zélande ¹⁸⁴	2 721	4 752	-	7 473
Indes britanniques ¹⁸⁴	1 358	3 421	-	4 779
Terre-Neuve ¹⁸⁴	49	93	-	142
Total allié	56 707	123 598	7 654	187 959

Les forces alliées furent accusées d'avoir bombardé des hôpitaux et des navires-hôpitaux ottomans à plusieurs occasions. Le gouvernement français contesta ces allégations auprès de la Croix-Rouge et les Britanniques répondirent que si cela avait été le cas, il s'agissait d'accidents¹⁸⁸. Aucune arme chimique ne fut utilisée à Gallipoli même si Alliés envisagèrent d'y faire appel et en transportèrent sur place ; ces munitions chimiques furent par la suite utilisée contre les Ottomans lors des seconde et troisième batailles de Gaza en 1917¹⁸⁹.

La péninsule de Gallipoli accueille 31 cimetières administrés par la Commonwealth War Graves Commission (CWGC) responsable du développement et de l'entretien des cimetières de tout le Commonwealth. Six se trouvent au cap Helles, quatre dans la baie de Suvla et 21 dans la baie ANZAC¹⁹⁰. De nombreux tués et ceux morts à bord des navires hôpitaux qui furent inhumés en mer ne disposent pas de tombes ; leurs noms sont inscrits sur cinq mémoriaux^{191,192}. Il existe également un cimetière de la CWGC sur l'île grecque de Limnos où se trouvait un hôpital militaire^{193,194}. Sedd el Bahr au cap Helles accueille le seul cimetière français de la péninsule¹⁹⁵. Il n'existe pas de grand cimetière ottoman dans la péninsule mais de nombreux mémoriaux dont le plus important se trouve au cap Helles. Plusieurs mémoriaux et cimetières ont été construits sur la côte asiatique soulignant l'importance donnée par l'historiographie turque à la victoire navale du 18 mars par rapport aux combats terrestres dans la péninsule¹⁹⁶.



Le cimetière de Lone Pine dans la baie ANZAC où reposent majoritairement des soldats australiens

L'héritage

La bataille des Dardanelles eut une forte influence en Australie et en Nouvelle-Zélande où elle est considérée comme le « baptême du feu » de ces pays qui avaient obtenu leur autonomie du Royaume-Uni la décennie précédente. Pour de nombreux observateurs, elle permit l'émergence d'une identité nationale australienne après le conflit dont les caractéristiques sont celles accordées dans l'imaginaire populaire aux soldats qui combattirent durant cette bataille. Ces qualités d'endurance, de courage, d'ingéniosité, de jovialité et de fraternité ont été regroupées au sein du concept d'ANZAC spirit (« esprit ANZAC »).

Le débarquement du 25 avril reste célébré chaque année dans les deux pays et porte le nom de journée de l'ANZAC. Elle fut créée de manière informelle en 1916 dans les églises de Melbourne, de Brisbane et de Londres avant d'être reconnue comme une fête nationale dans tous les États d'Australie en 1923. Le jour devint également une fête nationale en Nouvelle-Zélande dans les années 1920. Des commémorations avec des anciens combattants commencèrent en 1925 et une cérémonie officielle fut organisée deux ans plus tard au cénotaphe de Sydney. Le site de Gallipoli est également devenu un lieu de recueillement pour des milliers de touristes australiens et néo-zélandais. Plus de 10 000 personnes assistèrent aux cérémonies du 75e anniversaire de la bataille en 1990 en présence de dignitaires turcs, néo-zélandais, britanniques et australiens. La journée de l'ANZAC reste la commémoration militaire la plus importante en Australie et en Nouvelle-Zélande où elle surpasse le jour du Souvenir du 11 novembre.

En Turquie également, la bataille est restée gravée dans l'imaginaire collectif comme un des éléments fondateurs du pays ; les combats terrestres ont néanmoins été occultés par la bataille navale de mars 1915 durant laquelle la flotte alliée fut repoussée devant Çanakkale. Pour les Turcs, le 18 mars a la même signification que le 25 avril pour les Australiens et les Néo-Zélandais et si cette date n'est pas une fête nationale, elle est commémorée avec des cérémonies dédiées.

En Turquie, la bataille est étroitement liée à l'émergence de Mustafa Kemal qui devint le premier président de la république de Turquie en 1923. Çanakkale geçilmez (Çanakkale est infranchissable) est devenue une phrase populaire pour exprimer la fierté nationale associée à cet affrontement.

La bataille fut représentée au cinéma par le film australien Gallipoli, réalisé en 1981 par Peter Weir.

L'impact de la bataille est directement abordé dans le film australien La Promesse d'une vie (The Water Diviner) réalisé par Russell Crowe et sorti en 2014.

La chanson And the Band Played Waltzing Matilda évoque également la bataille et ses conséquences.

La chanson Cliffs of Gallipoli de Sabaton évoque elle aussi l'épopée des soldats impliqués dans le conflit.

La campagne d'Égypte

Source : Wikipedia

La campagne d'Égypte est l'expédition militaire en Égypte menée par le général Bonaparte et ses successeurs de 1798 à 1801, afin de s'emparer de l'Égypte et de l'Orient, et ainsi bloquer la route des Indes à la Grande-Bretagne dans le cadre de la lutte contre cette dernière. Elle était en effet l'une des puissances à maintenir les hostilités contre la France révolutionnaire.

Elle se double d'une expédition scientifique, de nombreux historiens, botanistes, dessinateurs accompagnant l'armée afin de redécouvrir les richesses de l'Égypte. Elle est donc parfois aussi appelée expédition d'Égypte, lorsque son côté scientifique, moins martial, est considéré.

Le 19 mai 1798 (30 floréal an VI) le corps expéditionnaire français quitte Toulon, mais des navires les accompagnent de Marseille, Gênes, Ajaccio, Civitavecchia. Au total plus de 400 navires prennent part à cette flotte, ainsi que 40 000 hommes et 10 000 marins. La flotte s'empare tout d'abord de Malte le 11 juin, puis débarque à Alexandrie le 1er juillet.

Une des plus célèbres batailles de cette campagne est la bataille des Pyramides qui a lieu le 21 juillet 1798.

La France dut abandonner l'Égypte à la mi-1801.



Le Général Bonaparte et son état-major en Égypte,
Tableau de Jean-Léon Gérôme, 1867

Le contexte

C'est le Directoire qui décide de l'expédition d'Égypte. Les directeurs, qui assument le pouvoir exécutif en France, ont recours à l'armée pour maintenir l'ordre face aux menaces jacobines et royalistes. Ils font appel au général Bonaparte, déjà auréolé de succès, notamment grâce à la campagne d'Italie.

Le but de l'expédition est longtemps resté secret : certains pensent qu'il faut éloigner un Bonaparte trop encombrant et trop ambitieux ; mais il s'agit surtout de gêner la puissance commerciale britannique, pour laquelle l'Égypte est une pièce importante sur la route des Indes orientales. Comme la France n'est pas prête à attaquer la Grande-Bretagne de front, le Directoire décide l'intervention indirecte afin de créer un « double port » (préfiguration du canal de Suez).

L'historien Emmanuel de Waresquiel avance que l'une des raisons de la campagne d'Égypte a pu se trouver dans les tractations secrètes de Talleyrand avec l'Angleterre pour créer une manœuvre de diversion ce qui expliquerait que la flotte française ait pu arriver sans encombre à Alexandrie.



Situation stratégique en Europe en 1798

L'Égypte est alors une province de l'Empire ottoman repliée sur elle-même et soumise aux dissensions des mamelouks. Elle échappe au contrôle étroit du sultan. En France, la mode égyptienne bat son plein : Bonaparte rêve de marcher sur les traces d'Alexandre le Grand. Les intellectuels pensent que l'Égypte est le berceau de la civilisation occidentale et que la France se devait d'apporter les idées des Lumières au peuple égyptien. Enfin, les négociants français installés sur le Nil se plaignent des tracasseries causées par les mamelouks.

Avant le départ de Toulon

Le bruit court tout à coup que 40 000 hommes de troupes de terre et 10 000 marins sont réunis dans les ports de la Méditerranée ; qu'un armement immense se prépare à Toulon organisé par le commandant des armes Vence et l'ordonnateur Najac : treize vaisseaux de ligne, quatorze frégates, quatre cents bâtiments sont équipés pour le transport de cette nombreuse armée, dont la destination est toujours un mystère (seuls Bonaparte, ses généraux Berthier et Caffarelli ainsi que le mathématicien Gaspard Monge la connaissent) afin d'éviter de croiser la flotte anglaise de l'amiral Nelson¹.

Le général Bonaparte organise son État-Major et choisit ses aides de camp. En Italie, il avait huit officiers qui remplissaient cette fonction. En Égypte, il y aura le même nombre. Ce seront : Duroc, Beauharnais, Jullien, le noble polonais Sulkowski, Crozier, Lavalette, Guibert et Merlin. Bonaparte a sous ses ordres Thomas Alexandre Dumas, Kléber, Desaix, Berthier, Caffarelli, Lannes, Damas, Murat, Andréossy, Belliard, Menou, Louis Joseph Victor Jullien de Bidon et Zajęczek...

La grande flotte de Toulon avait reçu les escadres de Gênes, de Civitavecchia, de Bastia ; elle est commandée par l'amiral Bueys et les contre-amiraux Villeneuve, Duchayla, Decrès et Ganteaume.

On est sur le point d'appareiller et de partir lorsqu'un incident mineur menace de tout suspendre : en arborant le tout nouveau drapeau tricolore sur l'ambassade de France, Bernadotte, ambassadeur de la République française à Vienne, avait provoqué une émeute et avait été contraint de quitter la capitale autrichienne. Les avantages reconnus par le traité de Campo-Formio, et notamment la paix avec l'Autriche, risquaient donc d'être remis en question.

Dans la crainte d'une rupture avec l'empereur, le Directoire ne voit qu'un homme, Bonaparte, qu'il fût prudent de lui opposer. Cependant, après quelques explications, les affaires s'arrangent et la paix est maintenue. Bonaparte reçoit ordre de se rendre à Toulon le plus tôt possible.



L'embarquement, à Toulon, des troupes à destination de l'Égypte.

A gauche : Bonaparte et ses officiers.

Bonaparte arrive à Toulon le 9 mai 1798. Il loge à l'Hôtel de la Marine. Dix jours après, au moment de s'embarquer, s'adressant particulièrement à ses braves de l'armée d'Italie, il leur dit :

« Soldats ! Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre des montagnes, des plaines et des sièges ; il vous reste à faire la guerre maritime. Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter les fatigues, disciplinées et unies entre elles... Soldats, matelots, vous avez été jusqu'à ce jour négligés ; aujourd'hui, la plus grande sollicitude de la République est pour vous... Le génie de la liberté, qui a rendu, dès sa naissance, la République, arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines. »

Le jour de son arrivée, il leur avait dit : « Je promets à chaque soldat qu'au retour de cette expédition, il aura à sa disposition de quoi acheter six arpents de terre ».

La prise de Malte

L'armée s'embarque pleine de confiance dans les talons de son général ; vingt jours après, elle se trouve devant Malte. Bonaparte, devant le refus du grand maître de l'ordre de Malte, Ferdinand de Hompesch, d'accueillir l'armée française pour une période limitée avant son départ, décida de prendre cette île de force, et, grâce au peu d'attachement que la population avait conservé pour les chevaliers, il suffit de quelques coups de canon pour faire tomber la redoutable forteresse de La Valette au pouvoir des Français.

Bonaparte s'empare de Malte surtout à cause de son importante position dans la Méditerranée, permettant de repousser les Anglais qui naviguaient dans cette région et qui avaient des vues sur le fort de La Valette.

Avant de quitter cette île, le général en chef fait mettre en liberté les captifs barbaresques et italiens qui languissaient dans les bagnes de l'île. Il y avait dans cet acte, au moins autant de politique que d'humanité : on allait combattre contre des musulmans, il fallait, autant que possible, se les rendre favorables par des procédés généreux.

Le débarquement à Alexandrie

Treize jours après le départ de Malte, la flotte est en vue d'Alexandrie. Avant le débarquement, qui se fit immédiatement, le général avait adressé cette proclamation à son armée :

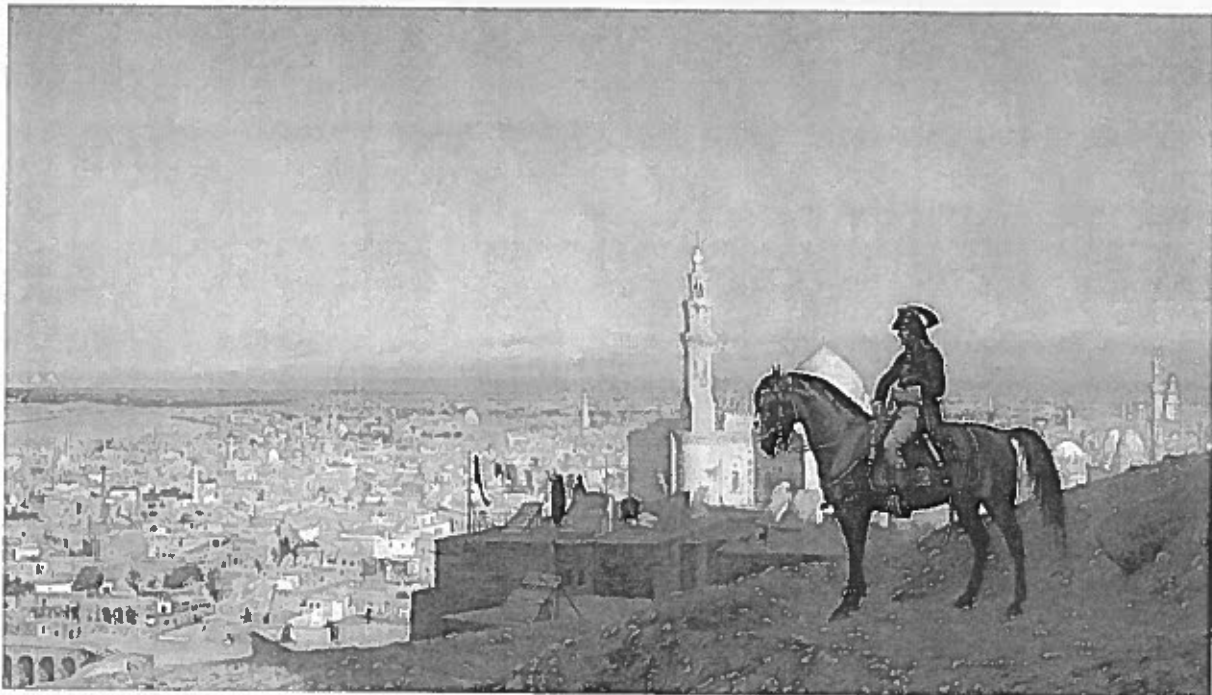
« Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans ; leur premier article de foi est celui-ci : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ». Ne les contredites pas ; agissez avec eux comme vous avez agi avec les Juifs, avec les Italiens ; ayez des égards pour leurs muphtis et pour leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques. Ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et celle de Jésus-Christ. Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe, il faut vous y accoutumer. Les peuples chez lesquels nous allons, traitent les femmes différemment que nous ; mais dans tous les pays celui qui viole est un monstre. Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes ; il nous déshonore, il détruit nos ressources ; il nous rend ennemis des peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis. La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français. »

Menou, qui devait partir le dernier de l'Égypte, y prend terre le premier. Bonaparte et Kléber débarquent ensemble et le joignent dans la nuit au Marabou, sur lequel est planté en Afrique le premier drapeau tricolore. Le général en chef, instruit qu'Alexandrie a l'intention de lui opposer de la résistance, se hâte de débarquer, et à deux heures du matin, il se met en marche sur trois colonnes, arrive à l'improviste sous les murs de la place, ordonne l'assaut ; l'ennemi cède et fuit. Les soldats français, malgré l'ordre de leur chef, se précipitent dans la ville, qui n'a pas le temps de capituler et se rend à discrétion.

Une fois maître de cette capitale, et avant de pénétrer plus avant sur le sol égyptien, le vainqueur adresse le 1er juillet une proclamation aux habitants musulmans d'Alexandrie.

« Depuis trop longtemps les beys qui gouvernent l'Égypte insultent la nation française et couvrent ses négociants d'avaries. L'heure de leur châtime est arrivée. Depuis trop longtemps ce ramassis d'esclaves, achetés dans le Caucase et la Géorgie, tyrannise la plus belle partie du monde ; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finisse. Peuple de l'Égypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion, ne le croyez pas ; répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte Dieu, son prophète et le Coran plus que les Mameloucks. Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu ; la sagesse, les talents, les vertus mettent seuls de la différence entre eux... Y a-t-il une plus belle terre ? elle appartient aux Mameloucks. Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait... Cadis, cheiks, imans, tchorbadjis, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte ? N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les temps les amis du Grand-Seigneur et les ennemis de ses ennemis ?... Trois fois heureux ceux qui seront avec nous ! Ils prospéreront dans leur fortune et dans leur rang. Heureux ceux qui seront neutres ! Ils auront le temps de nous connaître, et ils se rangeront avec nous. Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les Mameloucks et qui combattent contre nous ! Il n'y aura pas d'espérance pour eux, ils périront. »

Lorsque tout est complètement débarqué, l'amiral Brueys reçoit ordre de conduire la flotte dans le mouillage d'Aboukir. Quant à l'escadre, elle doit, ou entrer dans le vieux port d'Alexandrie, si cela se peut, ou bien se rendre à Corfou. L'arrivée indubitable des Britanniques, qui déjà s'étaient montrés dans les parages d'Alexandrie vingt-quatre heures avant l'arrivée des Français, rend ces précautions nécessaires. Il est de la plus grande prudence d'éviter les risques d'un combat naval : une défaite pouvait avoir les suites les plus désastreuses sous tant de rapports ; il est encore du plus grand intérêt de marcher au plus vite sur Le Caire, afin d'effrayer les chefs des ennemis et de les surprendre avant qu'ils eussent pris toutes leurs mesures de défense.



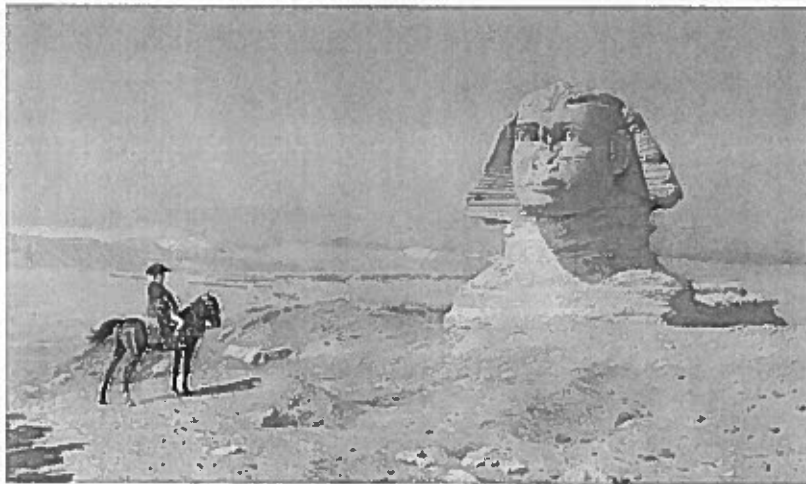
Vers la bataille des Pyramides

Desaix se met en route avec sa division et deux pièces de campagne ; il arrive, à travers le désert, le 18 messidor (6 juillet), à Demanhour, à quinze lieues d'Alexandrie. Bonaparte, en quittant cette dernière ville, en laisse le commandement à Kléber (blessé). Le général Dugua marche sur Rosette ; il a ordre de s'en emparer et de protéger l'entrée dans le port de la flottille française, qui doit suivre la route du Caire, sur la rive gauche de ce fleuve, et rejoindre l'armée par Rahmanié.

Le 20 (8 juillet), Bonaparte arrive à Demenhour, où il trouve l'armée réunie. Le 22 (10 juillet), on se met en marche pour Rahmanié : on s'y repose en attendant la flottille, qui porte les provisions : elle arrive le 24 (12 juillet). L'armée se remet en marche pendant la nuit ; la flottille suit son mouvement.

La violence des vents l'entraîne tout à coup au-delà de la gauche de l'armée et la pousse contre la flottille ennemie. Celle-ci est soutenue par le feu de 4 000 mamelouks, renforcés de paysans et d'Arabes, et cependant, quoiqu'inférieurs en nombre, les Français font perdre à l'ennemi ses chaloupes canonnières. Attiré par le bruit du canon, Bonaparte accourt au pas de charge. Le village de Chebreiss est attaqué et emporté après deux heures d'un combat des plus acharnés (Bataille de Chebreiss). L'ennemi fuit en désordre vers le Caire, laissant 600 morts sur le champ de bataille.

Après un jour de repos à Chebreiss, l'armée victorieuse se remet à sa poursuite. Le 2 thermidor (20 juillet), on arrive à une demi-lieue du village d'Embabé. La chaleur est insupportable : l'armée, accablée de fatigue, aurait eu besoin de prendre quelque repos ; mais les mamelouks, que l'on voyait se déployer en avant du village, ne lui en donnent pas le temps. Bonaparte range ses troupes en bataille, et leur montrant les fameuses pyramides que l'on apercevait en arrière de la gauche de l'ennemi, se serait écrié « Soldats, songez que du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent ». Et en même temps, il ordonne l'attaque. C'est le début de la bataille des Pyramides, victorieuse pour les troupes françaises.



Bonaparte devant le Sphinx, par Jean-Léon Gérôme

La victoire des Pyramides, le désastre naval d'Aboukir

La brigade Dupuy, qui continue à suivre l'ennemi en déroute, entre pendant la nuit dans le Caire que les beys Mourad et Ibrahim venaient de quitter.

Le 4 thermidor (22 juillet), les grands de cette capitale se rendent à Gizeh, auprès du général en chef, et lui offrent de lui remettre la ville. Trois jours après, il y transporte son quartier général. Desaix reçoit l'ordre de suivre Mourad, qui avait pris le chemin de la Haute-Égypte. Un corps d'observation est placé à El-Kanka pour surveiller les mouvements d'Ibrahim, qui se dirigeait vers la Syrie. Bonaparte en personne se met à sa poursuite, le bat à Salahie et le chasse complètement de l'Égypte, après quoi il revient au Caire.

Le 30 juillet, apprenant que la flotte française est restée dans la baie d'Aboukir, Bonaparte envoie son aide de camp Jullien, escorté par une quinzaine d'hommes de la 75e demi-brigade, pour ordonner à l'amiral Brueys « de mouiller immédiatement dans le Port-Vieux ou de se réfugier à Corfou ». Mais, il est massacré avec son escorte par les habitants du village d'Alqam le 2 août. Même s'il avait pu parvenir à Aboukir, il serait malheureusement arrivé trop tard, la bataille s'étant déroulée la veille. En effet, le 1er août, l'escadre de Nelson, après avoir recherché désespérément la flotte française pendant de longues semaines, découvre celle-ci dans la rade d'Aboukir. En quelques heures, onze des treize vaisseaux de ligne français sont pris ou détruits ainsi que deux frégates. Les débris de la flotte de l'amiral Brueys (deux vaisseaux et deux frégates) s'enfuient. La Royal Navy prend ainsi le contrôle de la Méditerranée et empêche l'arrivée de tout renfort substantiel.

L'administration de l'Égypte par Bonaparte

Cependant Bonaparte, aussi bon politique qu'habile général, se comporte en Égypte comme s'il en était le souverain absolu.

Peu de temps après arrive l'anniversaire de la naissance du prophète ; cette solennité est célébrée avec la plus grande pompe. Bonaparte dirige lui-même les évolutions militaires qui ont lieu en cette occasion ; il paraît à la fête et chez le cheik vêtu à l'orientale, le turban en tête ! C'est à cette occasion que le Divan le qualifie du titre d'Ali-Bonaparte alors que Bonaparte se proclame lui-même « digne enfant du Prophète » et « favori d'Allah ». Vers la même époque, il fait prendre des mesures sévères pour la protection de la caravane des pèlerins qui se rendent à La Mecque. À ce sujet, il écrit lui-même une lettre au gouverneur de cette ville.

Néanmoins, les populations, nullement convaincues de la sincérité de toutes ces tentatives de conciliation, se révoltent sans cesse à cause de la prise d'impôts, devenue nécessaire pour subvenir aux besoins de l'armée. Les attaques imprévues, le poignard, tous les moyens sont licites pour exterminer ces « infidèles » venus de l'Occident. Les exécutions militaires ne font qu'exaspérer ces fureurs, elles sont loin de les éteindre. Les Français, enfin, ne sont véritablement les maîtres que du terrain qu'ils ont sous leurs pieds.

Le 22 septembre 1798 amène l'anniversaire de la fondation de la première République française. Bonaparte fait célébrer cette fête avec toute la magnificence possible. Par ses ordres, un cirque immense est construit dans la plus grande place du Caire; 105 colonnes, sur chacune desquelles flotte un drapeau portant le nom d'un département, décorent cette construction, dont un obélisque colossal, chargé d'inscriptions, occupe le centre. Sur sept autels antiques se lisent les noms des braves morts au champ d'honneur. On entre dans l'enceinte en passant sous un arc de triomphe, sur lequel est représentée la bataille des Pyramides. Il y a là un peu de maladresse : si cette peinture flatte l'orgueil des Français, elle fait éprouver des sentiments pénibles aux Égyptiens vaincus, et dont on s'efforce, mais en vain, de faire des alliés fidèles.

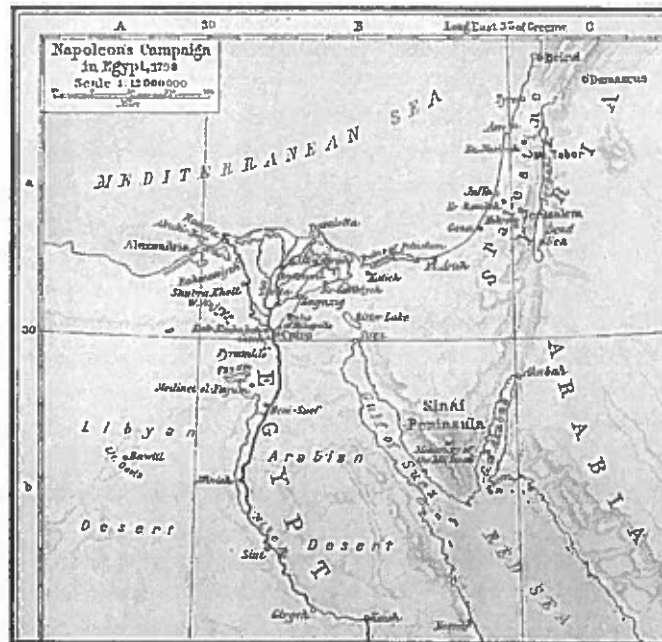


Le général Bonaparte au Caire
(Peinture académique orientaliste de Jean-Léon Gérôme - XIXe siècle)

Le jour de cette fête, le général en chef adresse une allocution aux soldats, dans laquelle, après avoir fait l'énumération de leurs exploits depuis le siège de Toulon, il leur dit :

« Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le commerce, jusqu'au hideux et féroce Bédouin, vous fixez les regards du monde. Soldats, votre destinée est belle... Dans ce jour, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère du gouvernement représentatif, quarante millions de citoyens pensent à vous. »

Après s'être rendu maître du pays par la force, Bonaparte veut faire profiter l'Égypte des bienfaits de la civilisation. Par ses soins, Le Caire prend bientôt l'aspect d'une ville européenne ; son administration est confiée à un Divan choisi parmi les hommes les plus recommandables de la province. Les autres villes reçoivent en même temps des institutions municipales. Un Institut, composé à l'instar de celui de la mère patrie, est organisé. Le conquérant, devenu législateur le dote d'une bibliothèque, d'un cabinet de physique, d'un laboratoire de chimie, d'un jardin de botanique, d'un observatoire, d'un musée d'antiquités, d'une ménagerie et au titre d'académicien, il joint celui de Président de l'Institut d'Égypte.



Campagne de Napoléon en Égypte en 1798

Sous ses ordres, des savants dressent un tableau comparatif des poids et mesures égyptiens et français, ils composent un vocabulaire français-arabe et ils calculent un triple calendrier égyptien, copte et européen. Deux journaux, l'un de littérature et d'économie politique, sous le titre de Décade égyptienne, l'autre de politique, sous celui de Courrier égyptien, sont rédigés au Caire.

L'armée, considérablement réduite, autant par les maladies que par le fer de l'ennemi, ne doit plus s'attendre depuis l'incendie de la flotte à recevoir des renforts de la mère patrie. Pour obvier à cet inconvénient, Bonaparte ordonne une levée parmi les esclaves, depuis l'âge de seize jusqu'à vingt-quatre ans ; 3 000 marins, échappés au désastre d'Aboukir, sont enrégimentés et forment la légion nautique.

Toutes les rues du Caire étaient fermées la nuit par des portes, afin de mettre les habitants à l'abri d'un coup de main de la part des Arabes. Le général en chef fait enlever ces clôtures, derrière lesquelles, en cas de sédition, les Égyptiens pouvaient combattre avec quelque avantage contre les Français ; l'événement justifie la prévoyance de Bonaparte.

La révolte du Caire

Le 21 octobre 1798, pendant qu'il était au vieux Caire, la population de la capitale se répand en armes dans les rues, se fortifie sur divers points, et principalement dans la grande mosquée. Le chef de brigade Dupuy, commandant de la place, est tué le premier. Le brave Sulkowski, aide de camp chéri de Bonaparte, a le même sort. Excités par les cheïkhs et les imams, les Égyptiens ont juré par leur prophète d'exterminer tous les Français. Tous ceux qu'ils rencontrent, soit dans leurs maisons, soit dans les rues, sont impitoyablement égorgés. Des rassemblements se pressent aux portes de la ville pour en défendre l'entrée au général en chef qui, repoussé à la porte du Caire, est obligé de faire un détour pour entrer par celle de Boulaq.

La situation de l'armée française est des plus critiques : les Britanniques menacent les villes maritimes ; Mourad Bey tient toujours la campagne dans la Haute-Égypte ; les généraux Menou et Dugua contiennent à peine la Basse-Égypte. Les Arabes réunis aux paysans font cause commune avec les révoltés du Caire ; tout le désert est en armes. Dans un manifeste du Grand Seigneur, répandu avec profusion dans toute l'Égypte, on lit :

« Le peuple français est une nation d'infidèles obstinés et de scélérats sans frein... Ils regardent le Coran, l'Ancien Testament et l'Évangile, comme des fables... Dans peu, des troupes aussi nombreuses que redoutables s'avanceront par terre, en même temps que des vaisseaux aussi hauts que des montagnes couvriront la surface des mers... Il vous est, s'il plaît à Dieu, réservé de présider à leur entière destruction (des Français) ; comme la poussière que les vents dispersent, il ne restera plus aucun vestige de ces infidèles : car la promesse de Dieu est formelle, l'espoir du méchant sera trompé, et les méchants périront. Gloire au Seigneur des mondes ! »

Bonaparte n'est point déconcerté par l'orage qui le menace de toutes parts. Par ses ordres, les Arabes sont repoussés dans le désert, l'artillerie est braquée tout autour de la ville rebelle. Il poursuit lui-même les révoltés de rue en rue, et les oblige à se concentrer dans la grande mosquée. Par chance pour les Français, le ciel se couvre de nuages, le tonnerre gronde.

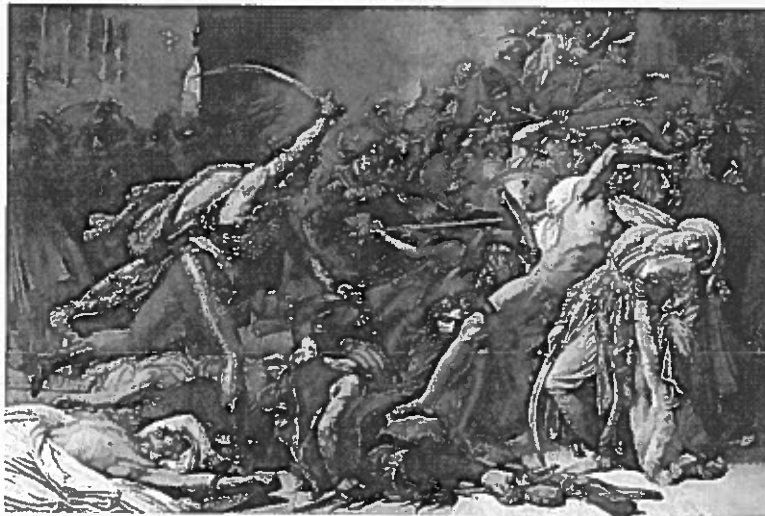
Ce phénomène est fort rare en Égypte, les musulmans de l'époque, ignorants et superstitieux, le considèrent comme un avertissement du ciel, et ils implorent la clémence de leurs ennemis : « Il est trop tard, leur fait répondre Bonaparte ; vous avez commencé, c'est à moi de finir. » Et, tout de suite, il ordonne à ses canons de foudroyer la mosquée. Les Français en brisent les portes et s'y introduisent de vive force : ils massacrent les Égyptiens.

Redevenu le maître absolu de la ville, le général en chef fait rechercher les auteurs et les instigateurs de la révolte.

Quelques cheikhs, plusieurs Turcs ou Égyptiens, convaincus d'avoir trempé dans le complot, sont exécutés. Pour compléter le châtement, la ville est frappée d'une forte contribution, et son Divan est remplacé par une commission militaire. Afin d'atténuer les effets produits par le firman du Grand Seigneur, on affiche dans toutes les villes de l'Égypte une proclamation qui se termine ainsi :

« Cessez de fonder vos espérances sur Ibrahim et sur Mourad, et mettez votre confiance en celui qui dispose à son gré des empires et qui a créé les humains »

Le plus religieux des prophètes a dit : « La sédition est endormie ; maudit soit celui qui la réveillera ! ». La révolte en effet ne se réveilla plus tant que Bonaparte resta en Égypte.



La recherche du canal des pharaons

Se voyant de nouveau tranquille possesseur de sa conquête, il profite de ce temps de repos pour aller visiter le port de Suez et s'assurer de ses propres yeux de la possibilité d'un canal creusé, disait-on, dans l'Antiquité, par ordre des pharaons, et qui faisait communiquer la mer Rouge avec la mer Méditerranée. Avant de partir pour cette expédition, il rend aux habitants du Caire, comme gage de pardon, leur gouvernement national ; un nouveau Divan composé de soixante membres remplace la commission militaire.

Puis, accompagné de ses collègues de l'Institut, Berthollet, Monge, le père Dutertre, Costaz, Caffarelli, et suivi d'une escorte de trois cents hommes, il prend le chemin de la mer Rouge, et trois jours de marche dans le désert suffisent à cette caravane pour arriver à Suez. Après avoir donné des ordres pour compléter les fortifications de la place, Bonaparte traverse la mer Rouge, et va reconnaître en Arabie les célèbres fontaines de Moïse, le 28 décembre 1798. À son retour, surpris par la marée montante, il court le risque de se noyer. Arrivé à Suez, il reçoit une députation d'Arabes qui viennent solliciter l'alliance des Français. Finalement, après quelques recherches, on retrouve des traces de l'ancien canal des pharaons Sésostris III et Néchao II, et le but du voyage est atteint.

Sur ces entrefaites, on apprend que Djeddar Pacha, de Syrie, s'est emparé du fort d'El-Arich, situé sur la Méditerranée, à dix lieues de la frontière d'Égypte avec la Palestine, qu'il est destiné à défendre. Ne doutant plus de l'imminence d'une guerre avec le sultan ottoman, le général décide d'en prévenir les événements, et l'expédition de Syrie est engagée.

L'expédition de Syrie

De retour au Caire, il donne ordre à 12 945 soldats de se tenir prêts à marcher. Ces derniers sont organisés ainsi :

Infanterie :

2 349 hommes appartenant à la division Kléber

2 449 hommes appartenant à la division Bon

2 924 hommes appartenant à la division Lannes

2 160 hommes appartenant à la division Reynier

Cavalerie (commandée par Murat) : 800 hommes.

Artillerie (commandée par Dommartin) : 1 385 hommes.

Génie (commandé par Caffarelli du Falga) : 340 hommes.

Régiment de dromadaires (commandé par Cavalier) : 88 hommes.

Les 400 guides à cheval qui forment l'escorte ordinaire de Bonaparte sont commandés par Bessières. Le contre-amiral Perrée doit, avec trois frégates, aller croiser devant Jaffa, et apporter l'artillerie de siège : celle de campagne est de quatre-vingts bouches à feu.

Reynier, qui commande l'avant-garde, arrive en peu de jours devant El-Arich, s'empare de la place, détruit une partie de la garnison, et force le reste à se réfugier dans le château ; en même temps il met en fuite les mamelouks d'Ibrahim et se rend maître de leur camp. Sept jours après son départ du Caire, Bonaparte arrive devant El-Arich, et sur le champ il fait canonner une des tours du château. La garnison capitule deux jours après ; une partie des soldats prennent du service dans l'armée française.



Bataille de Nazareth

Après soixante lieues d'une marche pénible dans le désert, l'armée arrive à Gaza ; elle s'y rafraîchit et s'y repose pendant deux jours. Trois jours après, on se trouve sous les murs de Jaffa. Cette place est entourée de hautes murailles, flanquées de tours. Djeddar en a confié la défense à des troupes d'élite ; l'artillerie est servie par 1 200 canonniers turcs. Il est de toute nécessité de s'en rendre maître avant d'aller plus loin. C'est un des points d'accès à la Syrie ; son port offre un abri sûr à l'escadre : de sa chute dépend en grande partie le succès de l'expédition.

Tous les ouvrages extérieurs sont au pouvoir des assiégeants ; la brèche est praticable ; lorsque Bonaparte envoie un Turc au commandant de la ville pour le sommer de se rendre, celui-ci le fait décapiter au sabre malgré la neutralité du diplomate et ordonne une sortie. Il est repoussé et dès le soir du même jour les boulets des assiégeants font crouler une des tours, et malgré la résistance désespérée de ses défenseurs, Jaffa succombe. Deux jours et deux nuits de carnage suffisent à peine pour assouvir la fureur du soldat ; 4 000 prisonniers sont fusillés ou décapités (par un trancheur de tête musulman engagé en Égypte) pour marquer les esprits. Cette exécution vengeresse a trouvé des apologistes :

« Car pour maintenir dans la soumission un nombre si considérable de captifs, il eût fallu en confier la garde à une escorte qui eût diminué d'autant les forces de l'armée ; que si on leur eût permis de se retirer en toute liberté, il était raisonnable de craindre qu'ils n'allassent grossir les rangs des troupes de Djeddar. »

Avant de quitter Jaffa, Bonaparte y établit un Divan, un grand hôpital, dans lequel sont reçus les soldats atteints de la peste. Des symptômes de cette affreuse maladie s'étaient manifestés parmi les troupes dès le commencement du siège. Un rapport des généraux Bon et Rampon avait donné de vives inquiétudes à Bonaparte sur la propagation de ce fléau. Afin de dissiper les craintes et de tranquilliser les esprits, il parcourt toutes les salles des pestiférés, parle aux malades, les console, touche leurs plaies en leur disant : « Vous le voyez, cela n'est rien ». Au sortir de l'hôpital, il répond à ceux qui l'accusent d'avoir commis une grande imprudence : « C'était mon devoir, je suis le général en chef ».

De Jaffa, l'armée se dirige sur Saint-Jean-d'Acre. Chemin faisant, elle prend Kaïffa, où elle trouve des munitions et des approvisionnements de toute espèce. Les châteaux de Jaffet, de Nazareth et la ville de Tyr tombent aussi en son pouvoir ; mais Saint-Jean-d'Acre sera le point d'arrêt de cette expédition. Située sur le bord de la mer, elle pouvait recevoir de ce côté des secours de toute espèce ; la marine britannique renforçait celle du sultan.

Après soixante jours d'attaques réitérées, après deux assauts meurtriers et sans résultat, la place tient toujours ferme. Cependant, outre les renforts qu'elle attend du côté de la mer, une grande armée se forme en Asie par ordre du sultan et s'apprête à marcher contre les infidèles, et Djézzar, pour seconder ses mouvements, ordonne une sortie générale contre le camp de Bonaparte. Cette attaque est soutenue par l'artillerie et les équipages des vaisseaux britanniques. Bonaparte, avec son impétuosité ordinaire, refoule les colonnes de Djézzar derrière leurs murailles.

Après ce succès, il vole au secours de Kléber qui, retranché dans les ruines, tenait tête, avec 4 000 Français, à 20 000 Turcs. Bonaparte conçoit d'un coup d'œil tous les avantages que lui offrent les positions de l'ennemi : il envoie Murat, avec sa cavalerie, sur le Jourdain pour en défendre le passage ; Vial et Rampon marchent sur Naplouse, et lui-même se place entre les Turcs et leurs magasins. Ses dispositions sont couronnées du plus heureux succès. L'armée ennemie, attaquée à l'improviste sur divers points à la fois, est mise en déroute et coupée dans sa retraite ; elle laisse 5 000 morts sur le champ de bataille ; ses chameaux, ses tentes, ses provisions deviennent le prix de la victoire des vainqueurs. Tels sont les avantages remportés à la célèbre bataille du Mont-Thabor.

De retour devant Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte apprend que le contre-amiral Perrée a débarqué à Jaffa sept pièces de siège ; il ordonne successivement deux assauts qui sont vigoureusement repoussés. Une flotte est signalée, elle porte pavillon ottoman ; il faut se hâter de prendre la ville avant qu'elle n'ait reçu dans son port le secours qui lui arrive. Une cinquième attaque générale est ordonnée ; tous les ouvrages extérieurs sont emportés, le drapeau tricolore est planté sur le rempart, les Turcs sont repoussés dans la ville, et leur feu commence à se ralentir : encore un nouvel effort, et Saint-Jean-d'Acre est pris ou va capituler.

Mais il se trouvait dans la place un émigré français, Phélippeaux, officier du génie, condisciple de Bonaparte à l'École militaire. Par ses ordres, des canons sont placés suivant les directions les plus avantageuses ; de nouveaux retranchements s'élèvent comme par enchantement derrière les ruines de ceux que les assiégeants ont emportés. En même temps, Sidney Smith, qui commande la flotte britannique, arrive à la tête des équipages de ses vaisseaux. Les assiégés reprennent tout leur courage et se pressent à sa suite. La furie des Français est à son comble ; la résistance n'est pas moins opiniâtre. Enfin trois assauts consécutifs et toujours repoussés apprennent à Bonaparte qu'il serait imprudent de s'obstiner plus longtemps à la prise de Saint-Jean-d'Acre. Il en lève le siège, et pour consoler ses soldats, il leur adresse cette proclamation :



Bataille du Mont-Thabor, par Léon Cogniet

« Après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait 10 000 prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Kaïffa, Jaffa, Acre, nous allons rentrer en Égypte. »

La situation de l'armée est des plus critiques ; outre l'ennemi qui pouvait inquiéter ses arrières pendant sa retraite, les fatigues et les privations qui l'attendaient dans le désert ; elle a à sa charge un grand nombre de pestiférés : les laisser en arrière, c'était les livrer à la fureur des Turcs, qui ne manqueraient pas de les égorger en représailles des massacres de Jaffa ; les recevoir et les emmener au milieu de ses rangs, c'eût été favoriser les progrès du fléau.

Il y a deux dépôts de malades : l'un dans le grand hôpital du mont Carmel, et l'autre à Jaffa. Par ordre du général en chef, tous ceux du mont Carmel sont évacués dans cette dernière ville et à Tentura.

Les chevaux d'artillerie dont les pièces sont abandonnées devant Acre, tous ceux des officiers, tous ceux du général en chef sont livrés à l'ordonnateur Daure, pour leur servir de transport ; Bonaparte est à pied et donne l'exemple.

L'armée, pour dérober son départ aux assiégés, se met en marche pendant la nuit. Arrivé à Jaffa, le général ordonne trois évacuations de pestiférés vers trois points différents : l'une par mer, sur Damiette, la seconde et la troisième par terre sur Gaza et sur El-Arisk.

Dans sa retraite, l'armée fait un désert de tous les pays où elle passe : bestiaux, moissons, maisons, tout est détruit par le fer et le feu ; la ville de Gaza, restée fidèle, est seule épargnée.

Enfin, après quatre mois d'absence, l'expédition arrive au Caire avec 1 800 blessés ; elle a perdu en Syrie six-cents hommes morts de la peste et 1 200 qui ont péri dans les combats.

L'échec éprouvé lors du siège de Saint-Jean-d'Acre avait eu du retentissement en Égypte ; les émissaires turcs et britanniques faisaient courir le bruit que l'armée expéditionnaire était en grande partie détruite, que son chef était mort. Bonaparte, en habile politique, détruit facilement les impressions que ces menées avaient produites sur les esprits, et fait sentir aux Égyptiens combien étaient chimériques les espérances qu'ils avaient fondées sur ses revers. Par ses ordres, les troupes, en entrant en Égypte, prennent l'attitude d'une armée triomphante : les soldats portent dans leurs mains des branches de palmier, emblèmes de la victoire. Dans sa proclamation aux habitants du Caire, il leur dit :

« Il est arrivé au Caire, le Bien-Gardé, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la religion de Mahomet ; il est arrivé bien portant et bien sain, remerciant Dieu des faveurs dont il le comble. Il est entré au Caire par la porte de la Victoire. Ce jour est un grand jour ; on n'en a jamais vu de pareil ; tous les habitants du Caire sont sortis à sa rencontre. Ils ont vu et reconnu que c'était bien le même général en chef Bonaparte en propre personne ; ils se sont convaincus que tout ce qui avait été dit sur son compte était faux... Il fut à Gaza et à Jaffa ; il a protégé les habitants de Gaza ; mais ceux de Jaffa, égarés, n'ayant pas voulu se rendre, il les livra tous, dans sa colère, au pillage et à la mort. Il a détruit tous les remparts et fait périr tout ce qui s'y trouvait. Il y avait à Jaffa environ 5 000 hommes des troupes de Djézzar : il les a tous détruits. »

Vers la bataille terrestre d'Aboukir

L'armée trouve au Caire le repos et les approvisionnements dont elle avait besoin pour récupérer ; mais son séjour dans cette ville ne devait pas être de longue durée. Bonaparte, instruit que Mourad-Bey, déjouant les poursuites des généraux Desaix, Belliard, Donzelot, Davoust, descend de la Haute-Égypte, se met en marche pour aller l'attaquer aux pyramides ; là il apprend qu'une flotte turque de cent voiles est devant Aboukir et menace Alexandrie.

Sans perdre de temps et sans rentrer au Caire, il ordonne à ses généraux de se porter en toute hâte au devant de l'armée que commande le pacha de Roumélie, Saïd-Mustapha, auquel se sont joints les corps de Mourad-Bey et d'Ibrahim. Avant de quitter Gizeh, où il se trouvait, le général en chef écrit au Divan du Caire : « Quatre-vingts bâtiments ont osé attaquer Alexandrie ; mais, repoussés par l'artillerie de cette place, ils sont allés mouiller à Aboukir où ils commencent à débarquer. Je les laisse faire, parce que mon intention est de les attaquer, de tuer tous ceux qui ne voudront pas se rendre, et de laisser la vie aux autres pour les mener en triomphe au Caire. Ce sera un beau spectacle pour la ville. »

Bonaparte se rend d'abord à Alexandrie, de là il marche sur Aboukir, dont le fort s'est rendu aux Turcs. Il prend des dispositions telles, que Mustapha doit vaincre ou périr avec tous les siens. Son armée, qui compte 18 000 combattants, est soutenue par une nombreuse artillerie ; des retranchements la défendent du côté de la terre, et du côté de la mer, elle communique librement avec la flotte. Le général en chef ordonne l'attaque ; en quelques d'heures, les retranchements sont enlevés, 10 000 Turcs se noient dans la mer, le reste étant pris ou tué. L'intrépide Murat, qui mérite une grande partie de la gloire de cette journée, fait prisonnier le général ennemi Saïd-Mustapha, dont le fils, qui commandait dans le fort, et tous les officiers échappés au carnage doivent former le cortège triomphal du vainqueur. La population du Caire, voyant revenir Bonaparte avec ses illustres prisonniers, accueille d'un hommage superstitieux le prophète-guerrier qui avait prédit son triomphe avec une précision si remarquable.

La victoire d'Aboukir est le dernier exploit du général en chef en Égypte ; une autre phase de son étonnante carrière commence : considérant qu'il ne lui restait plus rien à faire en Égypte qui fût digne de son ambition, attendu que les forces dont il pouvait disposer encore n'étaient pas, à beaucoup près, suffisantes pour entreprendre une expédition de quelque importance au-delà des frontières de sa conquête, ce qui lui était bien démontré par l'échec du siège d'Acre ; prévoyant que son armée, allant toujours s'affaiblissant par les combats et les maladies, il se verrait tôt ou tard dans la nécessité de signer une capitulation et de se rendre prisonnier à ses ennemis ; qu'un événement si déplorable détruirait tout le prestige de ses nombreuses victoires ; par ces diverses raisons, il prend spontanément la résolution de revenir en France. Il avait appris par ses communications avec la flotte britannique, lors de l'échange des prisonniers d'Aboukir et notamment par la Gazette de Francfort que Sidney-Smith lui envoie, que depuis son absence, la patrie avait éprouvé des revers, que les ennemis avaient repris ses propres conquêtes, que la nation humiliée, mécontente du gouvernement dictatorial, se rappelait avec douleur la paix glorieuse qu'il avait signée au traité de Campo-Formio ; il comprend enfin qu'on avait besoin de lui et qu'il serait bien reçu.

Il ne fait part de son secret qu'à un petit nombre d'amis dont la discrétion et le dévouement lui sont bien connus. Un voyage dans le delta du Nil est le prétexte qu'il met en avant pour sortir du Caire sans éveiller les soupçons ; les savants Monge, Berthollet, le peintre Denon, les généraux Berthier, Murat, Lannes, Marmont, l'accompagnent.

Le passage de témoin à Kléber

Le 23 août 1799, une proclamation apprend à l'armée que le général en chef Bonaparte venait de transmettre ses pouvoirs au général Kléber ; cette nouvelle est reçue avec quelque mécontentement, mais l'indignation cesse bientôt. Kléber avait fait ses preuves ; il méritait à bon droit toute la confiance des troupes, et puis on était facilement porté à croire que Bonaparte était parti pour lever en France de nouveaux renforts avec lesquels il s'empresserait de retourner en Égypte se remettre à la tête de ses anciens compagnons d'armes.

À la nuit tombante, la frégate la Muiron vient le prendre silencieusement sur le rivage, trois autres bâtiments forment son escorte. Les quarante-et-un jours de traversée se dérouleront sans encombre, ce qui est assez miraculeux compte tenu du nombre de vaisseaux ennemis croisant en Méditerranée.

La flottille entre le 1er octobre dans le port d'Ajaccio, les vents contraires l'y retiennent jusqu'au 8 avant qu'elle appareille pour la France. À la vue des côtes, on voit paraître dix voiles britanniques ; le contre-amiral Ganteaume veut virer de bord vers la Corse ; « Non, lui dit Bonaparte, cette manœuvre nous conduirait en Angleterre, et je veux arriver en France ». Cet acte de fermeté et de courage le sauve ; le 8 octobre 1799 (16 vendémiaire an VIII), les frégates mouillent dans la rade de Fréjus. Comme il n'y avait point de malades à bord et que la peste avait cessé en Égypte, six mois avant son départ, il est permis au général Bonaparte et à sa suite de prendre terre immédiatement. À six heures du soir, il se met en route pour Paris, accompagné de Berthier, son chef d'état-major.

L'assassinat de Kléber et fin de l'expédition

Kléber, nouveau commandant en chef de l'armée d'Égypte, tente de négocier avec les Anglais. Les conditions imposées par l'amiral Keith engendrent néanmoins le courroux du général français qui décide de reprendre la guerre et bat les troupes ottomanes à la bataille d'Héliopolis. Le 14 juin 1800 (26 prairial), Kléber est toutefois assassiné par Soleyman-al-Halaby d'un coup de poignard dans le cœur. Puis la poitrine, l'avant-bras gauche et la cuisse droite sont successivement touchés. Le général Menou qui lui succède avertit Bonaparte de l'assassinat de Kléber le 3 juillet 1800. Sa lettre est publiée dans Le Moniteur le 6 septembre suivant, avec la conclusion de la commission chargée de juger les responsables de l'assassinat : « La commission, après avoir mis toute la solennité possible à l'instruction du procès, a cru devoir, dans l'application de la peine, suivre les usages de l'Égypte ; elle a condamné l'assassin à être empalé après avoir eu la main droite brûlée ; et trois des cheiks coupables, à être décollés et leurs corps brûlés. »

Une nouvelle offensive turque, appuyée par les Britanniques, amène la capitulation du corps expéditionnaire français le 31 août 1801. Menou obtient du général anglais Ralph Abercromby que l'armée française soit rapatriée par les vaisseaux anglais.

L'expédition scientifique

L'armada, partie de Toulon, emportait avec elle des soldats, mais aussi 167 savants, ingénieurs et artistes, membres de la Commission des Sciences et des Arts : le géologue Dolomieu, Henri-Joseph Redouté, le mathématicien Gaspard Monge (un des fondateurs de l'École polytechnique), le chimiste Claude Louis Berthollet, Vivant Denon, le mathématicien Jean-Joseph Fourier, le physicien Malus, le naturaliste Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, le botaniste Alire Raffeneau-Delile, l'ingénieur Nicolas-Jacques Conté du Conservatoire national des arts et métiers font partie du voyage.

À l'origine, ils sont destinés à aider l'armée, notamment percer le canal de Suez, tracer des routes ou construire des moulins pour faciliter la logistique militaire.

Ils fondent l'Institut d'Égypte qui avait pour mission de propager les Lumières en Égypte grâce à un travail interdisciplinaire (amélioration des pratiques agricoles, apport de techniques d'architecture ...). Une revue scientifique est créée, la Décade égyptienne, ainsi qu'une académie, l'Institut d'Égypte.

Leur étude de l'ancienne Égypte (égyptologie) donna lieu à la Description de l'Égypte, publiée sous les ordres de Napoléon Bonaparte de 1809 à 1821.



L'Expédition d'Égypte sous les ordres de Bonaparte,
peinture de Léon Cogniet, début XIXe siècle.

Les matériaux rapportés

Au cours de l'expédition, les savants ont observé la nature égyptienne, pris des dessins et se sont intéressés aux ressources du pays. La pierre de Rosette a été découverte dans le village de Rachid en juillet 1799 par un jeune officier du génie, Pierre-François-Xavier Bouchard. La plupart de leurs découvertes, dont cette pierre, furent par la suite saisies par les Britanniques et finirent au British Museum. Pourtant, grâce à une copie de la pierre de Rosette réalisée avant sa saisie, c'est le Français Jean-François Champollion qui parviendra le premier à déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens.

Le général Noël Varin-Bey, resté au service du vice-roi d'Égypte, devient général de l'armée égyptienne. De retour en France, il s'installe en 1857 à Rueil-Malmaison avec, dans ses bagages, une momie d'un enfant qui possède encore ses cartonnages avec, en inscription, le nom de sa jeune propriétaire : Ta-tset (celle d'Isis).

La propagande napoléonienne

Dès son arrivée en Égypte, Bonaparte fait afficher une déclaration au peuple égyptien qui le pose en libérateur du pays opprimé par les mamelouks, tout en se réclamant d'une amitié avec l'Empire ottoman. Cette position lui vaut de solides appuis en Égypte (et, bien plus tard, l'admiration de Méhémet Ali, qui réussit ce que Bonaparte n'a que tenté).

La campagne d'Égypte profite largement aussi à l'image de Bonaparte en France :

Le *Courrier de l'Égypte* s'adresse au corps expéditionnaire et doit soutenir le moral des troupes. Le peintre Antoine-Jean Gros dans le tableau des *Pestiférés de Jaffa* peint en 1804, représente Napoléon en guérisseur, comme les rois de l'Ancien Régime qui touchaient les écrouelles après la cérémonie du sacre. Sur cette peinture, on peut voir Napoléon touchant le corps d'un homme ayant la peste. Ceci fait partie de la propagande orchestrée par Napoléon. Il n'a jamais touché ni même approché un homme atteint de cette maladie de peur de l'attraper aussi, de plus elle a été peinte six ans après les faits, en 1804, année du couronnement de Napoléon Ier.

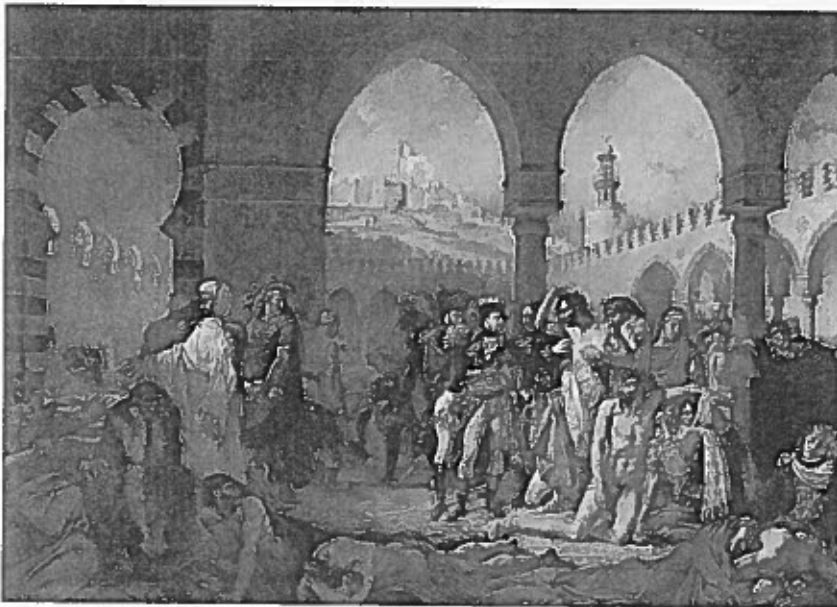
La défaite des mamelouks aux pyramides (bataille d'Embeh) donne lieu à des récits et des dessins par dizaines ; on attribue à Napoléon la célèbre phrase : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent ».

On passe en revanche sous silence la défaite navale d'Aboukir, ainsi que l'échec de la campagne de Syrie. On estime que le tiers des 30 000 soldats engagés en Égypte ont péri, dont la moitié de maladie et le reste dans les combats.

En rentrant d'Égypte, il s'arrête à Saint-Raphaël où il va faire construire une pyramide pour commémorer l'évènement. En Égypte, il laisse le commandement des opérations à Kléber qui est assassiné peu après, Bonaparte est auréolé d'un prestige fondé sur cette propagande, qui lui ouvre la voie du pouvoir, et dont il profite en devenant Premier Consul, lors du coup d'État du 18 brumaire (novembre 1799).



La pierre de Rosette



Antoine-Jean Gros, Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa

TENDANCES CONTEMPORAINES DU SYSTÈME INTERNATIONAL CONFLITS PROLONGES, GELÉS ET HYBRIDES

Irnerio Seminatore
Institut Européen des Relations Internationales

SUR LES CONFLITS HÉGÉMONIQUES ET SYSTÉMIQUES

Les tendances significatives de la sécurité internationale de l'époque contemporaine peuvent être interprétées selon deux clés de lecture :

- systémique, anti-hégémonique ou globaliste
- régionales, indirectes ou limitées

Le conflit ukrainien appartient, selon nous, à la catégorie des conflits anti-hégémoniques et de longue durée, bref à un tournant significatif de l'Histoire européenne, et cela en raison de la surprise du théâtre d'action, des acteurs concernés, de sa rupture géopolitique, des enjeux, des dérapages possibles et des répercussions d'ordre général. Par ailleurs, les effets annoncés des tendances du système de sécurité européen sont lisibles politiquement dans les documents du Pentagone officiels et officieux, du Département d'Etat américain, des délibérations de l'OTAN, des déclarations publiques et d'analystes prestigieux, d'anciens conseillers des Présidents des Etats-Unis d'Amérique comme Kissinger et Brzezinski, relayés par des personnalités du monde académique comme Mearsheimer et des responsables en charge des affaires actuels J. Biden, et John Kerry, documents ou déclarations qui ont pour objet l'élargissement de l'Alliance atlantique à l'Ukraine et à la Géorgie. Il émerge de ces analyses que les tendances en cours depuis l'effondrement de l'URSS privilégient la dimension hégémonique de l'affrontement. Celle-ci s'est donnée pour but d'isoler la Russie et remettre en cause les équilibres de sécurité du continent européen, issues de la guerre froide. A titre d'exemple, l'UE a secondé cette tendance conflictuelle en refusant un accord trilatéral UE/Ukraine/Russie en novembre 2013 pourtant proposé par Moscou. Cette solution aurait permis de sauvegarder l'intégrité territoriale de Kiev, en bloquant toute perspective d'intégration politique au sein de l'UE et à son entrée collatérale dans l'OTAN. Les implications de cet affrontement de projet, géopolitique, stratégique et systémique opposés sont fondées sur des délibérations prises à Washington sans tenir compte des intérêts européens. Et ce qui est plus grave, sans avoir évalué que l'Occident a besoin en perspective d'une coopération avec Moscou dans une période de fragmentation politique du système international et face à l'émergence du danger du djihadisme et de la lutte armée contre le terrorisme de l'Etat Islamique. A preuve de cette sous-estimation, le djihadisme en Europe est considéré par Washington comme une menace non existentielle (entretien Joe Biden, Le Monde Europe du 6 février 215) contrairement aux évaluations des milieux dirigeants européens unanimes sur ce point. L'isolement de la Russie correspond par ailleurs à l'encerclement de l'Europe par rapport à une série de défis auxquels le continent ne peut réagir de manière indépendante vis-à-vis des Etats-Unis, en l'absence d'une stratégie politique et de moyens militaires et compte tenu d'une asymétrie croissante entre alliés européens. Le problème irrésolu de l'Europe repose sur l'illusion historique de son « projet de paix » et sur l'impréparation morale et politique aux crises qui se succèdent depuis une décennie dans son espace de sécurité. En effet, l'Europe ne fonctionne plus selon les deux critères sur lesquels s'organise tout système international, l'équilibre des forces et le principe de souveraineté auxquels elles étaient tenues depuis le Traité de Westphalie de 1648. Elle a adopté un fonctionnement hybride comme le rappelle Henry Kissinger dans « World Order » (2014, Penguin Press) et a assumé un système de gouvernance contradictoire qui comporte comme pratique décisionnelle et du point de vue institutionnel, des réunions ministérielles périodiques, les sommets européens et les sommets de l'UE, organisés par une bureaucratie commune et dépolitisée sans véritable impact sur le déroulement de la crise. Par ailleurs et du point de vue de la politique étrangère, l'Europe défend des idéaux et des principes universels rappelle le secrétaire d'Etat au détriment des intérêts communs, sans avoir les moyens de les imposer. Du point de vue historique, l'identité cosmopolitique de l'Union entre en contradiction avec les loyautés nationales et engendre un sentiment d'impuissance et une délégitimation des institutions centrales qui fait craindre à leur implosion. Abandonnée à elle-même, cette situation de vide stratégique ne peut être restaurée par le leadership franco-allemand, plus asymétrique que jamais et dont le fondement est occasionnellement fondé sur une complémentarité douteuse entre la faiblesse française et le paradoxe de la puissance allemande « qui est un étrange mélange de projection économique et d'abstinence militaire » s'expriment par défaut face au déclin de la puissance américaine et au manque de vision du Président Obama. C'est dans le cadre d'une lecture systémique de la scène internationale, que les « conflits gelés », les « guerres hybrides » et la « patience stratégique » semblent être les nouvelles notions du vocabulaire stratégique contemporain. Cependant elle appartient une clef de lecture régionale du système international.

RECONFIGURATION DU SYSTÈME ET RÉVOLUTIONS SYSTÉMIQUES

Elles s'appliquent à la crise ukrainienne et aux relations internationales actuelles, qui comportent la dérégulation des trois ordres, de Westphalie, de Yalta et de San Francisco . Cette reconfiguration générale du système international de l'après-guerre froide caractérise par ailleurs la quatrième grande « révolution systémique » selon la typologie de Strausz-Hupé , celle de « l'âge planétaire ».

Première remarque, à une sociologie politique de l'émotionnel et de l'immédiat ne peuvent s'appliquer les solutions du long terme, celles de la stabilité et principalement de la démocratie. Aux identités en conflit correspondent par ailleurs des retours ethno-nationalistes voire racistes. Ce sont là les tendances d'un système international où l'histoire de la culture et de la géographie et les impossibles mélanges de civilisation joueront un rôle de plus en plus grand.

Deuxième remarque, les conflits du futur, les conflits numériques et les guerres « hors limites » ne régleront pas les problèmes du « nation-building », car ils concerneront plutôt la paralysie massive des sociétés évoluées et des grands acteurs globaux en posture d'affrontement.

Les notions que nous avons mentionnées désignent des Etats d'incertitudes entre paix et guerre, élargies à des situations aux instabilités permanentes et sans solutions définitives et portent la marque historique des relations mouvantes entre les Etats typique d'une conjoncture de changement historique. Ces notions sont incertaines et floues et s'appliquent aujourd'hui et principalement aux Moyen et Proche Orient, à l'Ukraine et à la région de la Moldavie, Transnistrie, Géorgie et Abkhazie. Pas de frontières fixes, pas d'Etats stables, pas de concepts univoques.

RÉALITÉS MOUVANTES, CONCEPTIONS PRÉCAIRES

La représentation du système international actuel comporte un cumul de lignes de fragmentation politique, d'Etats faillis et de logiques d'influence sournoises, en un mot, un Etat chaotique et un désordre généralisé, caractérisés par la « guerre de tous contre tous ». Les images bibliques de Hobbes, celles de Béhémoth, la plus grande et puissante créature du mal et celle de Léviathan, le monstre du chaos primitif, qui participeront au festin des justes à la fin des temps, sont, peut-être, les vrais symboles de notre époque. A la longueur des conflits correspond une lenteur des règlements politiques et au pluralisme des acteurs en conflits, un renforcement des régimes politiques, autocratiques, sécuritaires ou d'exception, dont la fonction essentielle est d'être garants de la protection des citoyens et de la paix civile.

VERS LE DECLIN DES RÉGIMES DÉMOCRATIQUES ?

Rien n'exclut par ailleurs que s'achève le cycle des régimes démocratiques, comme régimes périssables et d'ordre historique, caractéristiques des zones tempérées de la planète en particulier de l'Occident, remplacés par un nouvel ordre, résultant d'une période de chaos et de crises. Ainsi la complexité du gouvernement des surfaces inhospitalières et des conurbations en révolte quasi permanente, exigera un développement des techniques de contrainte et de prévention, qui limiteront les libertés publiques. En effet, la phase que nous vivons est celle d'un tournant majeur de l'histoire de l'humanité, car elle se situe entre deux cycles de développement, celui exclusivement européen, débuté à l'aube de la Renaissance et s'affirmant définitivement avec la Paix de Westphalie, empreint d'une configuration des pouvoirs fondés sur une sédentarisation humaine stable, et celui, afro-urasien, caractérisé par un exode et une urbanisation de masse. Cette nouvelle ère, marquera la cinquième révolution systémique, la « révolution anthropocène », une révolution dont l'incidence bouleversante de l'activité humaine sur le système terrestre et la biosphère, comportera une redistribution globale et sanglante de l'espèce humaine. Cette phase sera caractérisée par une dialectique inhabituelle de rivalités, imposées par la survie et par l'instabilité éthique, qui empreigne la poétique toute moderne de la complexité. Du point de vue des régimes politiques, la phase actuelle et qui s'achève lentement, est encore fondée sur la démocratie, les droits de l'homme, l'Etat de droit et, en leurs fondements, sur les idées des Lumières. En revanche le cycle intellectuel naissant aura pour terrain explicatif les expériences de l'ordre naturel et de la longue durée. Ainsi, la majorité des Etats seront autocratiques et la tendance à l'élargissement de la démocratie, inversera les évolutions libérales des régimes politiques, qui sera désormais celle des régimes d'exception et des Etats forts.

En ce qui concerne la crise ukrainienne, celle-ci obéit-elle à la logique d'un « conflit familial » entre les Slaves, déniait la légitimité d'une implication militaire directe de l'Occident et faisant du régime de « Kiev », la « légion étrangère » de l'OTAN ou bien à un conflit d'influence classique, à une confrontation militaire indirecte, bref à une stratégie d'encercllement de Moscou, pilotée depuis Washington ?

S'agit-il d'un conflit combattu sur le sol ukrainien entre la Russie et les Occidentaux, et donc d'une guerre par personne interposée ou bien d'un choix entre deux modèles de société, occidentale ou eurasienne, impliquant un choc économique et culturel ?

Si selon Vladimir Poutine « la Russie ne tolérera pas un système mondial post guerre froide dominé par un seul leader, les principes constitutifs de l'ordre mondiale des années 1990 peuvent-ils demeurer les mêmes ? Que deviendront-ils ces principes clés, que nous rappellerons ici brièvement :

- ne pas accepter des concessions susceptibles de saper les fondements de la sécurité européenne
- reconnaître les droits des minorités au même titre que la souveraineté et l'inviolabilité de frontières remise en cause par la force
- accorder aux nations la liberté de pouvoir choisir ses alliances, son camp et son avenir

Selon plusieurs observateurs politiques, un des axes majeurs de la politique internationale de l'UE serait de reprendre les négociations en vue d'établir un partenariat stratégique avec Moscou dans le cadre d'un équilibre intercontinental eurasiatique, bref d'un équilibre multipolaire laissé inachevé sans que cette option reste une hypothèse. En ce qui concerne le mélange entre formes de conflit, terrorisme, cyberspace, conflits gelés et guerre hybrides posent une série de défis à l'Europe, qui se résument dans un dilemme de stratégie globale: comment se défendre politiquement, militairement et juridiquement contre les guerres limitées et indirectes et contre les agressions non déclarées ? Les conflits camouflés ou hybrides constituent aujourd'hui des types d'affrontements inédits et font partie de la gemme des nouvelles menaces dont la déstabilisation de l'Ukraine n'est qu'un exemple parmi d'autres. Au plan plus général, la menace de la cyberguerre représente pour certains une priorité stratégique pour l'Occident, car toute guerre d'ampleur commencera par une cyberattaque massive. Celle-ci imposerait à la défense un coût bien supérieur à celui de l'offensive, car les espaces les plus vulnérables pour les conceptions démocratiques sont ceux des libertés publiques, du droit international et des ripostes technologiques. En termes de sécurité, dont la compétence demeure en Europe l'apanage des Etats membres, les efforts de coordination dans l'élaboration d'une riposte commune doivent tenir compte des particularités historiques, constitutionnelles et politiques des signataires du Traité de Lisbonne. Parmi ces derniers et notamment en matière de crise ukrainienne, la recherche de solutions négociées équivaldrait pour certains à une « capitulation totale » de l'Ouest vis-à-vis de Poutine. Pour preuve Françoise Thom fait remarquer (sur Le Monde du 18 février 2015) l'absence de mention de la Crimée dans les accords de Minsk 2, à propos de « l'intégrité territoriale » de l'Ukraine. En oubliant que le principe d'autodétermination des peuples est le principe fondamental de l'ordre international et que la Russie n'aurait pas pu permettre pour des raisons de sécurité que la Mer Noire devienne une mer interne de l'Alliance atlantique. La subordination aux autorités régionales et locales de la « structure des forces », destinées à assurer la sécurité dans les régions de l'Est, ne peut garantir aucun contrôle politique et territorial de la part de Kiev. Dans le cadre d'un règlement politique, les droits de la Russie d'entretenir des relations spéciales avec les régions de l'Est se concrétiseraient en un droit de regard, sur les contenus des rapports d'association de l'Ukraine avec l'UE. Par ailleurs la réforme constitutionnelle en termes de « fédéralisation » accorderait aux « régions », la possibilité de bloquer les projets de Kiev. Le message des accords de Minsk 2 serait de transmettre aux Ukrainiens l'idée qu'aucun salut ne viendra de l'UE car les puissances majeures de l'Union, la France et l'Allemagne se sont faites les instruments combinés de la politique américaine et russe. Il s'agirait de subordination aux chantages de la première et d'humiliation vis-à-vis de la Russie. En effet, le « processus de Normandie », (négociations à quatre, France, Allemagne Ukraine et Russie) conduit à la marginalisation de l'UE, au diktat du « fait accompli » selon la logique des USA et à la fragmentation politique et stratégique des Etats mineurs de l'Europe centrale et orientale, désarmés et faibles, plus exposés aux intimidations de la Russie. Selon ces mêmes observateurs, l'autonomie stratégique de l'Europe vis-à-vis des USA correspondant à la fin de « l'Europe des libertés » construite avec obstination après 1945 et confirmée par la réconciliation du continent en 1989.

En revanche, argumentent les Souverainistes européens de l'Europe carolingienne que la faiblesse de l'Europe occidentale est le produit du fondement même de l'Europe intégrationniste et atlantiste, de l'illusion idéaliste, néo-kantienne et fonctionnaliste, qui a interdit au continent de jouer un rôle autonome et qui l'a désarmée, intellectuellement et spirituellement. La crise ukrainienne remet en cause ainsi tous les piliers fondateurs de l'UE :

- le retour de l'histoire et du conflit sur le continent et donc la fin de son exceptionnalisme
- moral et de son fondement spirituel
- l'indépendance et l'autonomie de son pouvoir politique, de sa structure décisionnelle et de son leadership
- la subordination de la sécurité européenne aux relations transatlantiques comme substitut d'une souveraineté perdue et/ou aliénée
- la conception de l'ennemi qui ne peut être la Russie sur le continent eurasiatique
- le statut véritable de l'Islam non comme religion mais comme force sociale et politique et hostile et dangereuse et l'islamisation globale du continent comme subversion régionale latente
- l'absence d'un dessein de politique étrangère de l'UE en Europe et dans le système international de plus en plus Multipolaire

2015 : Année de tous les dangers.

03 mars 2015.

Etienne Carlier,
Cdt/Hr.
C.D.C.A.

L'année 2014 n'a pas été particulièrement calme sur le plan de la sécurité internationale et, comme je l'évoquais dans de précédents articles, les conflits armés n'ont jamais été aussi nombreux. Ces conflits sont le plus souvent internes mais la tendance est à l'internationalisation.

2015 se présente comme la suite des situations acquises l'an passé mais avec cette tendance au débordement des conflits internes vers les pays voisins, ce qui peut amener à l'embrasement de plusieurs régions.

Sans vouloir jouer l'oiseau de mauvais augure, je vous propose de passer en revue les points sensibles du globe, où vraisemblablement la situation pourrait se dégrader au cours de cette année. La liste n'est malheureusement pas exhaustive et d'un jour à l'autre, de nouveaux foyers peuvent s'allumer. Ce texte dépeint la situation au 28 février 2015.

La Syrie, l'Irak et l'Etat Islamique (EI).

La progression de l'EI (appelé Daech par les Arabes) n'a été que ralentie par les frappes de la coalition internationale. Le Kurdistan, maintenant menacé, se rapproche de Bagdad. Il y a un an, les Etats-Unis étaient prêts à intervenir contre le régime de Bachar-al-Assad. Aujourd'hui, celui-ci apparaît quasi comme un allié dans la résistance à l'EI. Avant de frapper un « ennemi », mieux vaut vérifier s'il n'en cache pas un pire ... Mais depuis janvier, la progression des djihadistes et de leur cortège d'horreurs s'est ralentie, suite à quelques succès de l'armée irakienne. De plus en plus, il semble évident qu'une intervention de la coalition internationale serait nécessaire au sol. Les frappes aériennes ne suffisent pas.

La force de l'EI est estimée à plus de 35.000 combattants, dont 2.000 provenant de France, Belgique et Grande-Bretagne. On estime à plus de 250 le nombre de « Belges » partis combattre en Syrie. Les moyens financiers de l'EI proviennent surtout des puits de pétrole confisqués aux Irakiens et aux Syriens. Ce pétrole est injecté sur le marché international par des « intermédiaires » peu scrupuleux qui pratiquent des prix bas et intéressent donc les grandes compagnies ... Les pillages de banques, les rançons, les « impôts de guerre » sur les particuliers, viennent encore augmenter les budgets de l'EI. Sans compter les dons de certains pays qui soutiennent l'organisation sunnite. Jamais une organisation terroriste n'a été aussi riche. Depuis peu, les terroristes de l'EI ont commencé à s'attaquer aux biens culturels des territoires occupés. Ils ont saccagé le musée archéologique de Mossoul et brûlé d'anciens manuscrits. Ils estiment que ces biens représentent des « reliques pour l'Occident » et doivent donc disparaître ...

L'Ukraine.

L'idéal serait que l'Europe joue un rôle de neutralité entre l'Ukraine et la Russie, afin de transformer la confrontation armée en négociation politique. Mais de nouvelles sanctions européennes à l'encontre de la Russie déplairaient à Vladimir Poutine, qui annexerait l'est de l'Ukraine, en représailles. L'effet immédiat serait la relance de la guerre froide en Europe, si ce n'est déjà fait ... Quant aux menaces d'Obama, elles n'arrangent rien dans ce domaine. On assiste à une escalade à la limite de l'inconscience.

Heureusement, un début de négociations a vu le jour à la mi-février et un accord – très fragile – a été signé à Minsk, décidant du recul des troupes russes et de l'arrêt des combats entre l'armée ukrainienne et les milices pro-russes.

Sud-Soudan.

Nous en sommes à la deuxième année de guerre civile. Au Sud-Soudan, nouvel état depuis à peine trois ans, deux groupes ethniques s'opposent par les armes : celui du Président Kür et celui du Vice-Président Machar. Des troupes non régulières ougandaises et Soudanaises aident les forces gouvernementales, ce qui n'empêche pas le Soudan de fournir des armes aux deux parties ...

On en est déjà à 50.000 morts et deux millions de réfugiés. C'est un drame humanitaire très discret.

Les Etats-Unis font pression sur l'Ouganda, tandis que la Chine pèse sur le Soudan, afin de stopper les livraisons d'armes aux belligérants. Armes payées avec le pétrole du Sud-Soudan alors que la population meurt de faim ... Cet écartèlement du Sud-Soudan semble arranger le Soudan, qui pourrait un jour recoller les morceaux à son profit et récupérer ainsi son ancien territoire ... et le pétrole.

Un projet d'embargo sur les armes est actuellement préparé par les Nations-Unies, ainsi que l'envoi d'experts.

Nigéria.

Les islamistes de Boko Haram progressent dans le Nord et l'Est. Le conflit pourrait s'étendre – par religion interposée – au Cameroun et au Tchad, où des milliers de réfugiés fuient la désertification des abords du lac Tchad, vers la frontière du Nigéria. Là aussi, on assiste à une extension violente de l'islam. Plus de 800.000 personnes ont fui devant l'avancée de Boko Haram, organisation terroriste islamiste dont la cruauté n'a d'égale que celle de Daech.

La chute du prix du pétrole – 70% des revenus du Nigéria – appauvrit l'état, qui manque de moyens de défense. De plus, les élections prévues en février provoquent des mouvements de violence entre les deux partis rivaux. Enfin, dans les provinces du nord, Boko Haram empêche le vote de se dérouler normalement. Des élections invalidées mettraient le pays en position précaire, dont profiteraient les islamistes.

Somalie, Congo, Libye et Vénézuéla sont à la limite de la guerre civile, suite aux nombreuses tensions internes qui les agitent.

Afghanistan.

La guérilla contre les Talibans s'accroît. Le nouveau président Ghani souhaite une négociation mais en vain.

Les Talibans veulent dominer le pays et non négocier. Comme ceux-ci ont leurs bases au Pakistan - qui les tolère - le conflit pourrait s'internationaliser.

Yémen.

Le conflit est jusqu'ici interne. Cependant, l'Arabie Saoudite et l'Iran s'y intéressent de plus en plus ...

Ajoutons à cela que ce pays est un véritable sanctuaire d'Al-Qaïda : c'est de là que seraient partis les ordres pour l'attentat de « Charlie Hebdo ». AQPA – Al-Qaïda pour la Péninsule Arabique – est une des fractions les plus virulentes de l'organisation terroriste.

Et l'Europe Occidentale ?

La France et la Belgique ont commencé l'année 2015 par un constat que beaucoup de politiciens ont toujours tenté de masquer jusqu'à maintenant : nous sommes bel et bien menacés par les islamistes. L'immigration débridée de ces dernières décennies, encouragée ouvertement par des partis aux vues purement électoralistes, a introduit chez nous quantité de « taupes » islamistes qui n'attendent que les ordres de leurs chefs, fanatiques religieux intérieurs ou extérieurs, pour commettre des attentats sur le territoire européen. La masse de musulmans, dont l'intégration n'est pas le premier souci, est un excellent paravent pour les islamistes infiltrés.

De plus, les autorités ont fait preuve d'un laxisme criminel en laissant revenir des djihadistes chez nous. Si ces gens rentrent en Europe alors que leur « djihad » est loin d'être terminé en Syrie, c'est bien parce qu'ils ont d'autres missions à accomplir ... en occident. Chez nous.

Les attentats de « Charlie Hebdo », de Verviers et de Copenhague ne laissent plus de doute, même s'il existe encore certains politiciens qui, par pur électoralisme, veulent minimiser les faits en dénonçant un soi-disant amalgame. Les preuves s'accumulent, les risques s'accroissent : l'insécurité ne peut déboucher que sur des troubles civils de plus grande ampleur. Le monde musulman affronte tous les jours notre culture judéo-chrétienne et nos valeurs. Le « politiquement correct » et notre tolérance aveugle ont atteint leurs limites et doivent d'urgence céder la place à la défense sans concession de nos libertés et de notre sécurité.

Pour nous Européens, le plus grand risque de 2015 se trouve sur notre territoire.

Bonne année quand même !

Sources : - International Crisis Group.

- Le Soir, L'Echo.
- Séminaire de Droit Militaire.
- Recherches personnelles.



Le Capt-Cdt Hre Jean-Paul MAYEUR
Président du Cercle Royal des Officiers de Réserve de Tournai et du Hainaut
Occidental

l' Adjt Hre Jacques HUBAUT
Président du Cercle des Sous-Officiers de Réserve de Tournai
et les membres de leurs cercles respectifs
sont heureux de vous inviter

le mercredi 27 mai 2015 à 18h30,
Hôtel de Ville de Tournai - Salon de la Reine
Rue saint Martin, 52
Tournai

à la conférence donnée par
Pierre VERCAUTEREN
Politologue- Professeur à l' UCL MONS
qui nous entretiendra d'un sujet d'actualité

" L'avenir ou le devenir de la Belgique"

PAF : 5€ -

Pour pouvoir bien vous accueillir:
inscription avant le 20 mai chez
André Hubaut : 069 220828
andre_hubaut@yahoo.com
jeanpaulmayeur@skynet.be

Alain KICQ, rue de la Licorne 34 – 7022 Hyon
Tél. 065/35 42 85 – GSM 0485/13 12 01 – e-mail:
alain.kicq@hotmail.be

Nom et prénom :

Grade :

Adresse :

.....

.....

Tél. :.....

Votre e-mail :

.....

- Verse le montant de la cotisation 2015, soit 12,50 € sur le
compte BE64 0015 7243 3452 du CROR Mons

Virement effectué le

Signature :

